

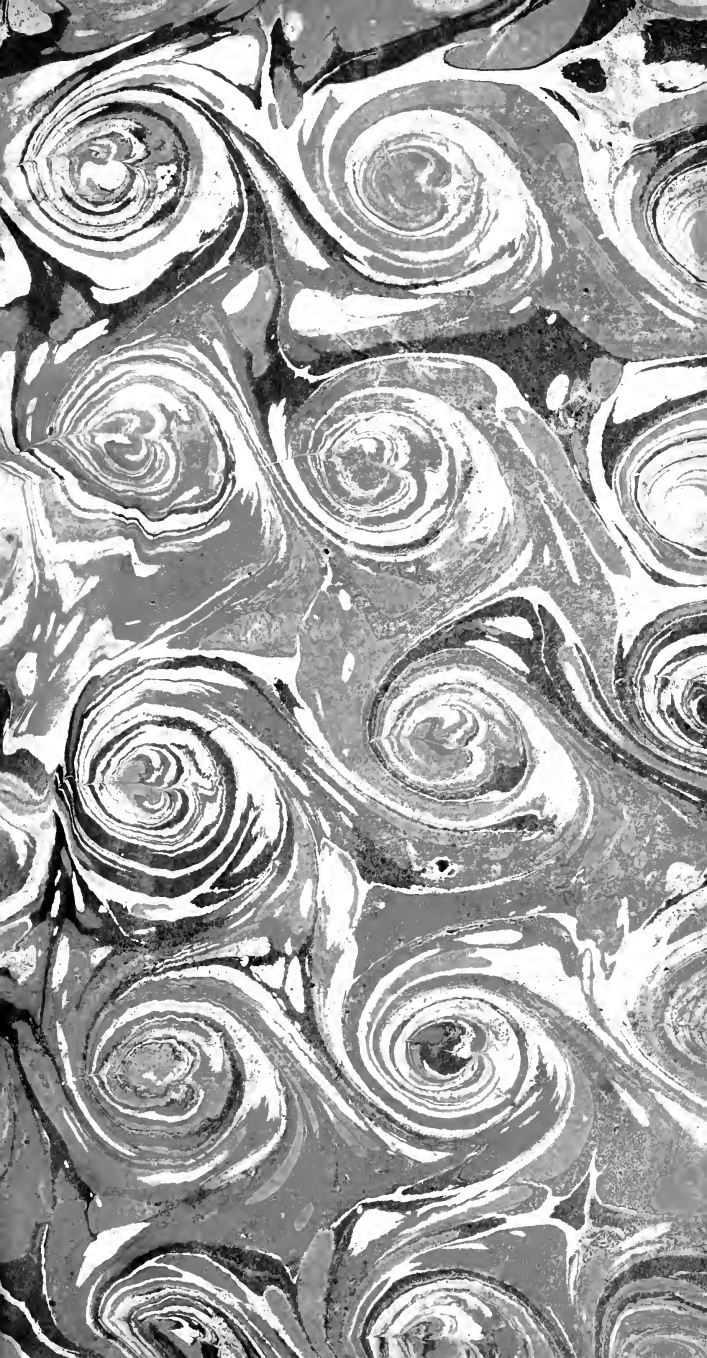


The background of the entire image is a black and white marbled paper pattern. It features large, swirling, concentric circular motifs that resemble ripples in water or the cross-sections of certain minerals. These motifs are interspersed with irregular, vein-like patterns. In the center of the image is a white rectangular label with a thin black border. Inside this label, the text is centered and arranged vertically.

PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books











# ESSAI

SUR

## LE BONHEUR

OU

### REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

SUR

LES BIENS ET LES MAUX DE LA  
VIE HUMAINE.

Define mollium  
Tandem querelarum

*Horat. L. I. Od. IV.*



[Beausobre, Louis d

---

---

A BERLIN

Chez A. HAUDE & J. C. SPENER

MDCC LVIII.

1852  
JAN 1 1852  
JAN 1 1852

1852  
JAN 1 1852  
JAN 1 1852

1852  
JAN 1 1852  
JAN 1 1852

1852  
JAN 1 1852  
JAN 1 1852

1852  
JAN 1 1852  
JAN 1 1852



ESSAI <sup>E RBR</sup>  
<sup>B 384E</sup>

## SUR LE BONHEUR.

---



Quelques hommes ont besoin de consolations, je vais tâcher de leur en procurer; peut-être qu'en développant les idées, qui m'ont occupé depuis si longtems, je porterai dans leur ame, comme dans la mienne, cette douce tranquillité, & cette entière resignation aux volontés immuables de la Providence. Mon cœur parle, & ce n'est point mon esprit qui cherche à s'éblouir.

A

J'ai

J'ai vû des hommes se plaindre amèrement de leurs maux, j'en ai vû qui se persuadoient qu'ils étoient malheureux, j'en ai vû qui croïoient l'homme malheureux. Seroit-il possible qu'exister ne fût pas un grand bien? Il me semble trouver dans la vie tant de biens précieux, & tant d'avantages réels, que je ne puis m'empêcher de benir la Providence de m'avoir donné l'existence: benifiez la comme moi vous tous qui vivez, car vous êtes heureux, & j'espere vous en faire convenir.

Pour juger de la vérité, de ce que je vais m'éforcer d'établir dans cet essai, il suffira d'examiner quels sont les maux dont les hommes peuvent se plaindre, & quels sont les biens dont ils devroient

vroient se féliciter. Nous verrons l'homme avec ses foiblesses & ses infirmités, nous le verrons avec ses avantages: nous écouterons ses plaintes, ses désirs, ses prétentions, & nous lui arracherons l'aveu de son bonheur & de son ingratitude.

Un homme est heureux si le nombre & le prix des biens dont il jouit, ou dont il est le maître de jouir, l'emportent sur le nombre & la force des maux, qu'il ne peut éviter: & c'est ce qu'on peut dire de tous les hommes. Il y a des maux beaucoup plus douloureux & beaucoup plus tristes les uns que les autres; il y a des biens beaucoup plus précieux les uns que les autres; il est dans la nature, qu'un mal étouffe quelque-

fois le sentiment de plusieurs biens, comme il l'est qu'un seul bien fasse oublier plusieurs maux : il y a des biens, il y a des maux, qui cessent d'être ce qu'ils sont si leur durée est fort courte, quelquefois si leur durée est fort longue. Ce n'est donc pas par le nombre, encore moins par la durée de nos maux & de nos biens, qu'il faut juger de notre bonheur : il faut tout prendre & peser encore plus que compter.

A la tête des veritables maux, je mets les crimes & les vices, à la tête des veritables biens la vertu. Il n'y a que les crimes, qui puissent nous rendre malheureux, il n'y a que les vices qui puissent jetter de l'amertume sur nos jours. Un homme parfaitement heureux



reux feroit celui, qui avec beaucoup de lumieres auroit toutes les vertus, dont l'ame pure & fans taches, dont l'esprit fans préjugés & fans erreurs représenteroient l'image de la Divinité: un mortel aussi heureux n'existe point, il y a des foibleffes & des erreurs inseparables de l'humanité, mais il est beaucoup d'hommes qui aprochent d'un original aussi parfait. Un homme veritablement malheureux feroit celui, qui connoissant la nature & l'importance de ses devoirs, se livreroit avec plaisir à tous les crimes & à tous les vices; pour qui la vertu feroit un mal, comme la clarté du jour l'est pour des yeux malades. Si un Etre de cette espece étoit possible, je serois moins porté à croire, que

tous les hommes sont heureux, parceque les hommes difèrent trop peu les uns des autres, mais il n'en existe point dans la nature. C'est entre ces deux extrêmités qu'il faut les placer tous, il est un point qu'ils n'ateignent jamais, il est un intervalle où ils se trouvent tous, quelle que soit la diférence qu'il y ait entre le plus vertueux & le plus vicieux des hommes. Il y a plus, il n'est point d'homme en qui l'on trouve plus de vices que de vertus, il n'en est point qui soit plus ataché au vice qu'à la vertu: les crimes sont non seulement rares, mais encore suivis toujours du repentir, ce qui leur ôte une bonne partie de ce qu'ils ont de hideux: l'homme envisagé du côté moral est heureux

reux, puisque le nombre & la force de ses maux, c'est à dire le nombre de ses vices & de ses crimes, est au dessous du nombre & du prix de ses biens, c'est à dire du nombre & du prix de ses vertus: il pourroit être bien plus heureux, il dépend de lui de diminuer infiniment la somme de ses maux, & d'augmenter infiniment celle de ces biens. L'homme envisagé du côté du physique ne peut pas même comparer ses maux à ses biens, tant ceux-ci l'emportent sur ceux-là. De là je conclus, que les hommes sont heureux, quoique le degré de leur bonheur ne soit pas le même, & que le sage soit le plus heureux.

Si l'on m'arrête dès le commencement de cet Essai, pour me faire considérer le nombre de nos vices; si l'on étale à mes yeux ces crimes dont la terre est souillée, si tout rempli des idées atrabilaires de l'illustre *La Rochefaucault*, on ne veut supposer dans les hommes qu'un vice dominant, & des vertus équivoques, sans entrer ici dans des discussions hors de lieu, je répondrai seulement que j'ai meilleure opinion des hommes; qu'un monde, que de semblables hommes habiteroient, feroit un monde indigne d'être sorti des mains de la souveraine Sagesse, indigne d'être conservé & gouverné par la divine Providence. S'il y avoit plus de mal que de bien moral dans cet Univers,

vers, Dieu auroit-il pû le tirer du néant, & l'auroit-il dû? Mais fût-il vrai, que les vices des hommes l'emportassent sur leurs vertus, il suffiroit qu'il dépendit d'eux de se rendre vertueux, pour qu'on pût dire que c'est à eux seuls qu'ils doivent s'en prendre, s'ils ne sont pas heureux: Celui qui peut à chaque instant se procurer un bien qu'il n'a pas, est censé le posséder: manquerions-nous de ce qu'il est en notre pouvoir d'obtenir? Nous sommes d'autant plus les maîtres de nous rendre vertueux, qu'il n'est point de vertus sans un choix libre & éclairé.

D'ailleurs, & c'est dans ce point de vûe que j'ai toujours envisagé la question sur le bonheur des

hommes, on se plaint d'être malheureux, & on en alégué des raisons, qui prouvent le contraire: c'est à montrer que les maux, dont les hommes se plaignent, ne sont point des maux, que les vûës de la Providence sont des vûës sages, que l'état actuel des hommes est un état heureux, & qu'il ne dépend que d'eux de jouir d'un bonheur assuré, que cet Essai est destiné.

Pour établir ces vérités il faudra combattre beaucoup de préjugés; il faudra montrer la nature des véritables biens, celle des véritables maux: il faudra faire voir le prix de plusieurs avantages, que la plupart des hommes n'estiment gueres, & le peu de valeur de beaucoup d'autres qu'ils estiment trop:

trop : il faudra détruire des préjugés, que le sentiment semble autoriser, & combattre pour une cause décriée de nos jours par de grands hommes, quelle tache !

Je n'irai point chercher ici dans l'optimisme de *Leibniz* une preuve générale de ce que j'avance, & à la quelle il n'y a point de réplique. Les hommes, trop peu citoyens pour voir sans murmure leurs intérêts particuliers subordonnés au bien public, pourroient ils voir d'un œil tranquille la nature leur dispenser quelques maux, parceque ces maux sont nécessaires dans le plan du meilleur monde, le seul que Dieu pouvoit choisir ? se consoleroient-ils de leurs infirmités par l'idée, qu'elles contribuent à la perfection du  
tout ?

tout? Ce feroit fans doute en vain qu'on leur prouveroit, que cet Univers est de tous les Univers possibles le meilleur, & que leur état est par conféquent le meilleur état possible, parcequ'il est le feul qui convient au monde le plus parfait, ils penseroient toujours que leurs défirs & leurs passions auroient pû s'acorder avec ce beau plan: peut-être y auroit-il des hommes assez extravagants pour s'imaginer que ce monde eût été meilleur, si ce monde leur eût plû davantage. Tout est bien, tout ce qui est ne fçauroit être autrement fans suposer en Dieu des imperfections, qui ne viennent point à l'idée que nous devons avoir de cet Etre. Tout est bien, c'est à dire que tout ce  
que



que Dieu a fait, comme tout ce qui arrive aux hommes, sans qu'ils aient pû l'éviter, ne sçauroit être un mal. Mais j'abandonne sans peine une preuve aussi sensible pour les Philosophes, j'en ai d'autres à produire aux quelles on ne sçauroit se refuser.

Commençons par examiner les maux dont les hommes se plaignent, les biens qui leur manquent & qu'ils désirent, & les imperfections qu'ils trouvent dans les biens dont ils jouissent; nous finirons par l'examen des avantages infinis qui leur ont été acor-dés, & nous verrons que l'homme est heureux.

Les maux que les hommes ne sçauroient éviter, ne sont point de veritables maux, parce qu'ils  
leur

leur viennent de la main même d'un Etre qui veut, & qui peut les rendre heureux : les maux que les hommes peuvent éviter ne font point des maux, dont ils aient droit ou raison de se plaindre. Que de plaintes détruites par une seule réflexion ! mais envisageons les choses de plus près. La difformité du corps, une santé foible, les chagrins & la disette, maux dont nous ne sommes pas toujours la cause, & qu'il ne dépend pas toujours de nous d'éviter, pourroient-ils jeter assez d'amertume sur nos jours, pour nous persuader que c'est un mal que de vivre ?

S'il est des ames assez peu élevées, pour mettre les difformités du corps au nombre des plus  
grands

grands maux, il n'en est sûrement point, qui aiant le choix préféreroient le néant à l'existence accompagnée de quelques infirmités de cette espece. Il est sans doute facheux, pour ces personnes nées avec quelques unes de ces incommodités, de voir les hommes attacher tant de prix au léger avantage d'une figure agréable, craindre bien plus les difformités du corps que des maux réels, & jeter quelquefois du ridicule sur ceux, que la nature n'a pas trop bien partagés: mais notre bonheur dépendroit-il de ces jugemens frivoles, & serions-nous à plaindre pour une raillerie? Celui qui est né avec quelque incommodité de cette espece, doit tirer de l'état où il se trouve les consolations

solutions propres à lui faire oublier les dégoûts de ces femmes, à qui les privilèges du Sexe ne sont que trop nécessaires, & les bons mots de ces petits maîtres plus frivoles encore, que les femmes dont ils sont les tristes idoles. Qu'importe - t - il donc à l'homme raisonnable, à l'Etat, au genre humain, que notre corps ressemble parfaitement à l'idée, que nous nous sommes faite d'une figure qui plait, ou que contre les règles de la proportion il choque ceux, qui placent le mérite dans les agrémens les moins sensibles aux yeux du sage? Il y a de ces petits esprits qui donnent tout à un certain ordre à la parure, & aux apparences, semblables à ces gens opulens qui forment

ment de fastueuses bibliothèques où le hazard amène les ouvrages immortels de nos grands hommes, & où l'étude la plus constante y dirige les reliures & les ornemens, ils ne s'occupent que de l'accessoire: c'est un travers, mais les travers des hommes ne sauraient nous rendre malheureux.

Une santé foible feroit-elle un mal qui pût troubler notre bonheur? on feroit peut-être plus heureux, si elle étoit à l'abri des infirmités de la vie, mais est-on malheureux par la raison qu'on n'est pas aussi heureux qu'on désireroit de l'être? J'ai dit peut-être, parcequ'il n'est que trop vrai qu'une santé bien affermie devient souvent une raison, ou du moins une occasion de nous livrer

B

à tou-

à toutes fortes d'excès. Celui qui  
sait penser ne se laisse point aba-  
tre par des incommodités, qu'il  
peut soulager de tant de manie-  
res différentes. Les maux dont  
nous nous plaignons ne sont la  
plupart du tems que de legeres  
privations d'avantages, que le  
tems ramene souvent avec usure;  
souvent nous ne sentons le mal,  
que parce qu'une longue habitu-  
de nous a trop fait à des biens, qui  
par leur nature ne sauroient être  
à l'abri des changemens: d'ail-  
leurs quelque maladie que nous  
ayons tout notre corps ne sou-  
fre pas, & si nous étions justes  
nous opposerions à nos douleurs  
les biens dont nous jouissons.  
Un sourd n'est point aveugle;  
un gouteux n'est pas hydropi-  
que:

que: je n'ai garde de nier que la goute & la surdité ne soient des maux desagréables, mais je nie que ces maux & tous les autres, ne se les fut-on point attirés par les déréglemens, puissent autoriser nos plaintes & nous rendre malheureux. Il est une grande différence entre souffrir & être malheureux, & c'est ce que les hommes ne veulent point croire lorsqu'ils souffrent: je ne suis point étonné de voir les hommes gouvernés par les passions, mais je le suis de les voir esclaves de la plus petite douleur. Dans les maux de la vie, quelque douloureux qu'ils soient, si la faculté de penser nous est ravie, l'état où nous nous trouvons est un état d'indifférence & d'insensibilité,

nous ne souffrons plus : & si la liberté de penser nous reste, nous pouvons trouver des sujets de consolation, ils ne nous manquent jamais : ceux à qui cette liberté paroît insupportable, & qui se persuadent que la réflexion rend les maux de la vie plus douloureux, ressemblent à ces soldats qui plutôt furieux que courageux attendent pour aller au combat, que le vin leur ait ôté l'usage de la raison. On pardonne quelque chose aux premiers mouvemens de la douleur, mais on ne sçauroit pardonner à ceux, qui s'abandonnent au desespoir, de se laisser tyranniser par la douleur, & de ne pas estimer davantage ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme. Que dirons-nous donc  
de



de ceux, qui après avoir passé les trois quarts de leur vie sans souffrir même de ces legeres incommodités, se croient fort malheureux lorsque la foiblesse ou la perte des esprits animaux les rend moins vifs, moins sensibles au plaisir, & sujets à quelques infirmités? Au milieu de ces maux l'espérance qui ne nous quitte jamais, les secours qui se présentent de toutes parts, les consolations qu'on peut se procurer, ce tendre intérêt que nos parens & nos amis prennent à ce qui nous regarde, cet avertissement d'une fin qui nous attend, ces moiens de rentrer en nous-mêmes, ces circonstances si propres à nous engager à prêter une main secourable à d'autres, qui souffrent au-

tant & souvent plus que nous, ces preuves que la nature nous suggere de la vicissitude des biens de la vie, & du prix inestimable d'une conduite sans reproche, ces momens enfin où nous apprenons à connoître des hommes, qui ont eu si longtems l'art de déguiser leurs veritables sentimens, au milieu, dis-je, des infirmités de la vie tous ces avantages sont autant de biens, qu'il ne faut point oublier.

La disette, cet état où la vertu est quelquefois mise à l'épreuve, paroît aux hommes un veritable fléau: elle feroit moins hideuse à leurs yeux, s'ils aimoient moins les richesses & l'abondance. Ils désirent beaucoup, & désirent avec cette vivacité, qui produit  
l'in-

l'inquietude avant la possession, sans produire le contentement dans la possession. On voit à la honte de l'humanité des hommes sacrifier leurs plaisirs, leur repos, leur contentement, souvent leurs devoirs & l'intérêt public à l'acquisition d'un bien, dont ils ne tirent que de légers avantages, & qui leur cause quelquefois des maux réels. Il y a des ressources contre la pauvreté, notre orgueil les rejette: qu'importe-t-il donc à l'homme d'avoir une abondance de superfluités, ou de n'avoir que ce qu'il faut précisément pour subvenir aux besoins de la nature? Mais manquer du nécessaire dira-t-on? Ah que ce nécessaire est étendu pourrois-je répondre! les hommes ne man-

quent jamais du nécessaire; c'est moins cet indigent qui va quêter de portes en portes, qu'on entend se plaindre de la disette, que ceux à qui une vanité déplacée & des désirs sans bornes font trouver l'état de mediocrité où ils vivent, un état de misere & d'infortune. Les richesses, il est vrai, procurent des agrémens que la pauvreté ne connoit pas, mais ces agrémens sont-ils donc les avantages les plus précieux de la vie? Si elles mettent quelques vicieux à l'abri d'un mépris marqué, par la faute de cette foule d'esprits rampants dont la terre est inondée, si même elles lui procurent, malgré ses vices & ses travers, une considération particulière, triste avantage pour qui  
sçait

ſçait penſer, quel mal en revient-il à celui qui eſt dans la pauvreté? pourroit-il envier le ſort d'un homme, qui n'a que des amis laches, d'un homme qui tous les jours empoifonné par l'encens, & encore plus par la complaiſance, ſe prépare le plus triſte avenir, près de qui la vérité n'arrive que rarement, qui ne doit ſes amis qu'à ſa fortune, & qui dans le ſein de l'opulence trouve encore qu'il n'a pas aſſez? Ah trop heureuſe mediocrité, c'eſt vous qui détournés de l'homme les leçons un peu dures de la pauvreté, & les écueils funeſtes des richesses! Mais ſouffrir la hauteur & le mépris des riches, à qui l'abondance paroît une raiſon de ſupériorité! langage de la va-  
B 5
nité,

nité, qui se trouve sous les hail-  
lons comme au milieu des gran-  
deurs: votre mal est de trop dé-  
sirer ce que vous enviés aux au-  
tres.

Les chagrins, cette situation  
de l'ame où l'homme se croit  
malheureux au sein d'une infini-  
té de biens, où il se plaint sans  
avoir de maux, où toujours in-  
quiet & troublé il ne voit dans le  
passé, que les maux qu'il a sou-  
fert, dans l'avenir que ceux qu'il  
redoute, & dans le présent que  
les biens qui lui manquent, les  
chagrins, dis-je, n'abatent que  
ces ames pusilanimes sur qui la  
raison n'a plus d'empire: un es-  
prit qui réfléchit se roidit contre  
les adversités. Nos chagrins ont  
assez souvent une source bien im-  
pure,

pure, l'amour propre & l'injustice. Si nous nous persuadions, que nous ne méritons que peu de chose, qu'il y a une infinité d'hommes plus vertueux, & plus éclairés que nous, nous n'aurions garde de croire, que la nature nous ait mal partagés: si nous nous voulions faire attention à nos véritables intérêts, nous n'aurions garde de nous affliger de ces petites adversités plus faites pour notre bien, que nous ne le croïons. Trop sensibles à nos pertes & trop ingrats après les avoir faites, nous ne voulons trouver dans les biens que nous avons perdus ni sujet de plaisir, ni sujet de reconnaissance, nous y trouvons un sujet de murmure. Est-il raisonnable, est-il

il juste de se plaindre de ne pas jouir toujours des mêmes avantages? d'autres succèdent aux premiers. Au lieu de sentir le prix de nos biens, de ceux même qui flatent nos passions & nos goûts, nous ne pensons qu'à l'avenir, & la privation de ce qui nous a fait plaisir devient pour nous une raison d'ingratitude & de murmure. Ce qui chagrine & afflige un grand nombre de personnes, devoit le plus souvent leur paroître un bien, parce qu'il l'est effectivement. Une femme se désole de la perte de sa beauté, parce qu'elle aimoit trop des suffrages frivoles, & des avantages qui ne le sont pas moins : ce nombre d'adorateurs, qui l'encensoient tous les jours, l'abandonne aujourd'hui, heureuse de



de pouvoir dans la retraite revenir de ses erreurs & de ses faiblesses! Un ambitieux est acablé de la disgrâce de son Prince, ces courtisans qui s'empressoient à lui plaire l'abandonnent tout à coup, ils le méprisent même, le trône est à ses yeux un sujet d'alarme. Ah plus sage si empressé à réparer ses torts, il cherchoit à mériter l'estime du public, & à se procurer le bonheur d'être content de lui-même, bien qui ne sçauroit lui être enlevé, & qui est au dessus de tous les biens de la vie. Les disgrâces de la fortune sont presque toujours le premier pas, mais un pas forcé qu'on fait vers la sagesse.

Parmi les chagrins les plus vifs on peut surtout conter celui, que  
nos

nos ennemis nous font éprouver par le mépris & par les injures. Les Stoiciens ont trop prétendu de l'humanité; une parfaite insensibilité, fut-elle bien possible, ôteroit à l'homme & la vertu & le plaisir de pardonner: le désir d'obtenir l'estime & l'amour des hommes est né avec nous: c'est lui qui nous rend si sensibles à l'injure, mais si l'homme doit la sentir, l'homme sage doit la pardonner. Le mépris nous fait surtout beaucoup de peine, lorsque nous avons bonne opinion de ceux, qui nous le témoignent: mais un homme de bien est à l'abri de celui, au quel il pourroit être vraiment sensible; pour les marques de mépris, qui échappent quelque fois à des gens  
sen-

senfés mais prévenus, elles font un mal que le tems détruit bientôt, & que l'idée consolante de ne les pas meriter fait aisément oublier; qu'y a - t - il en éfet de triste pour un homme; qui ne se voit méprisé que par ceux, dont il est assuré d'obtenir l'estime dès qu'il en fera connu?

Il arrive bien rarement; & c'est ce qui peut encore nous consoler, que ces hommes qui affectent un air de mépris pour tout ce qu'ils condamnent, ne soient eux - mêmes bien méprisables. Les hommes ne difèrent point assez les uns des autres, pour pallier toujours, à plus forte raison pour justifier toujours, cet air dédaigneux avec lequel ils parlent & jugent les uns des autres. Qu'il seroit

feroit à fouhaiter qu'on les persuadat enfin, que ce n'est point par le mépris qu'il faut combattre l'erreur & les vices! on persécute un homme par le mépris, comme par la calomnie & par les injustices, & la vérité ainsi que la vertu abhorre un soutien aussi odieux que la persécution. On a remarqué toujours, que c'étoient les hommes, qui avoient le moins de talents & de genie, qui étoient le plus portés à mépriser ceux, qui les choquoient ou qui ne les aprouvoient pas: il est rare du moins qu'un homme, à qui il est ordinaire de mépriser les autres, n'ait ou beaucoup d'amour propre ou beaucoup de mechanceté. Ce n'est point un si grand mal de ne pouvoir échapper à ce ton décifif,

cif, & à ces airs dédaigneux, plutôt au ciel que ce fût là tout le mal, que de semblables hommes puissent faire, & qu'ils fissent effectivement ! Il y a plutôt du bien que du mal à se voir en bute aux sarcasmes, aux injures, & au mépris de ceux, qui ne sont livrés qu'à leurs passions : heureux d'être haï & fui par ces vicieux qui infectent la société, ou méprisé par ces ignorans qui l'étourdissent, un sage doit plaindre les uns & les autres, & s'applaudir quelquefois de leurs injures. Ce que des haines particulières peuvent lui attirer de ceux mêmes, qui reconnoissent son mérite, est un mal contre lequel il est facile de s'armer : un effort généreux sur notre ennemi le ramene, tout ce-

de à la douceur: quel est l'homme qui ne laisse tomber le poignard, lorsque son ennemi va l'embrasser pour se reconcilier avec lui? La sensibilité du sage n'est point une peine, ce n'est qu'un sentiment de ce qui lui arrive.

Ce qui rend l'injure douloureuse, c'est le désir de la vengeance & l'amour propre: nouvelle preuve que nous sommes nous mêmes les artisans de nos peines. Celui qui aime la vengeance ne la trouve jamais à son gré. Ah qu'un homme, qui cherche à nuire encore plus qu'on ne lui a nui, est à plaindre! tout occupé de sa haine il n'est presque jamais satisfait, s'il l'est il a tout à craindre: a-t-il détruit son ennemi, sa vengeance est-elle complète,

plette? il s'élève au dedans de lui-même un vengeur des crimes, d'autant plus redoutable qu'il ne sçauroit être combattu. On venge souvent son ennemi en voulant se venger. Un homme plus ami de lui-même & de son devoir, cherche à se reconcilier avec ceux qui le haïssent: il ne se défend du mal qu'on veut lui faire, que pour parer le coup; c'est le mal qu'on lui préparoit qu'il veut éviter, ce n'est pas du mal qu'il veut faire, la vengeance n'entre point dans son ame. Le pardon des injures guerit la peine comme un flambeau dissipe les tenebres les plus épaisses: la raison vient au secours des foibles de l'humanité, elle apaise les mouvemens qui s'élèvent dans ce cœur trop sensible à l'injure, c'est

*Neptune* qui fort de deffous les vagues irritées de la mer, qui fait taire les vents déchainés, & qui ramene avec le calme & le jour la joie dans le cœur de timides nautoniers. Il me semble voir ici l'image de cet acte de puissance où Dieu dit, *que la lumiere soit*, & la lumiere fut: oubliez l'injure, un mal oublié n'est plus un mal; que pourroit-il donc y avoir de si triste dans les injures? C'est un excès d'amour propre qui cause toute notre peine: cette haute estime, que nous avons conçue de nous mêmes, nous persuade que les hommes avec qui nous vivons n'ont jamais assez d'égards, de considération, & d'estime pour nous; ce soin que nous prenons d'excuser nos  
foibles



foibles & de pallier nos defauts, cet aveuglement volontaire sur tout ce qu'il y a de mauvais en nous, nous font trouver étrange qu'il y ait des hommes, qui nous suposent quelques imperfections : la justice la plus exacte, quelquefois des éloges donnés avec ménagement nous paroissent autant d'injures : c'est la flatterie la plus basse, ce sont les éloges les plus exagérés, les égards les moins mérités, les attentions les moins dûes que nous osons prétendre : l'homme se croit une idole à qui l'encens ne doit jamais manquer. Combien de sujets de plainte qui ne méritent pas d'être écoutés ! on vous mépriseroit parcequ'on ne vous encense pas, parcequ'on ne vous flatte pas ? Que vous êtes

à plaindre! mérités l'estime publique, c'est le vrai moïen & le seul de vous rendre la vérité plus agréable. Un homme qui a beaucoup d'amour propre, & beaucoup de vanité souffre presque toujours, ces vices portent avec eux leur peine, & ce sont eux pourtant qui sont les vices favoris des hommes, tant il est vrai que les hommes entendent mal leurs intérêts: combien de mortifications effluées en un seul jour, qui auroient été évitées, si l'on eut été plus modeste & plus équitable! s'il arrive que les hommes ne vous estiment pas, qu'ils ne vous aiment pas, voyés avant que de vous plaindre, si vous mérités d'être estimé & d'être aimé: vous ne sçauriez ignorer que l'estime

time & l'amour ne font guères au pouvoir des hommes, on ne vous les refuse que parcequ'on ne peut vous les acorder. Il est un moien sûr d'arracher à tous les hommes l'éloge de nos mœurs, de notre caractere, de nos talens, de notre esprit, il en est un de se faire aimer. Pour vous, qu'un merite supérieur n'a pû mettre au dessus de l'envie, croïez que la basse jalousie de ces vers qui rampent sur la surface de la terre, & qui comblant les fots d'éloges n'en refusent qu'aux gens de merite, fait paroître vos vertus avec encore plus d'éclat. Si l'on faisoit réflexion qu'il y a tant de plaisir à exercer la vertu, qu'il y en a tant à se faire aimer des hommes à force de bienfaits, à se surmon-

ter soi-même, à conserver dans son ame cette douce tranquillité, on se persuaderoit aisément, que le mépris & les injures sont très souvent un bien pour ceux qui les souffrent, un mal pour ceux qui les font souffrir: on se plaindroit bien moins, qu'on ne plaindroit ceux dont on a été offensé.

Un ami, un fils, un pere, un époux, un amant s'afflige de la perte de ce qu'il chérissoit; mouvemens d'une douleur, que la nature inspire, mais que la raison doit modérer. Ces pertes sont facheuses, je l'avoue, mais ces pertes nous prouvent notre bonheur: nos chagrins sont des taches à notre vertu, dès qu'ils excitent nos murmures. Pourquoi ne pas nous rapeller avec reconnaissance

noissance les délicieux momens, que la jouissance de ces biens nous a procurés? Un mourant peut se dire j'ai vecû; celui qui devient aveugle, j'ai joui de la vûë, mais dans les cœurs ingrats la perte d'un bien est cent fois plus douloureuse, que la possession, rendue insensible par l'habitude, n'en a été agréable.

Nous perdons des amis, mais les objets absents ne sont-ils pas perdus pour nous? tout gît dans l'opinion, & faut-il donc que pour des ames raisonnables l'opinion décide du malheur & du bonheur? Pourquoi nous affligeons-nous? Seroit-ce parceque l'objet que nous chérissions est privé de la vie? la vie est donc un bien, & ce bien cet ami l'a possédé: ou

bien ne feroit-ce que notre perte que nous pleurerions ? mais combien alors ne s'offre-t-il pas à notre esprit de sujets de consolation ! Que nous versions des larmes , lorsque tenant dans nos bras des amis chers , une tendre épouse , nous les voïons quitter un séjour , où ils contribuoient à notre bonheur , c'est un éfet naturel de notre amour & de nos regrets ; mais que le souvenir de leur existence passée nous arrache des soupirs & des murmures , c'est un éfet de notre ingratitude & d'une foiblesse bien condamnable , parcequ'elle est volontaire : pourquoi ne pas benir la Providence de les avoir eûs , au lieu de se plaindre de ne les plus avoir ? le bien de les posséder n'est plus , le mal

mal de les perdre est passé, un mal qui n'est plus fera-t-il douloureux tandis qu'un bien passé ne nous fait aucun plaisir? „Quel-  
 „le avidité, dit *Seneque*, (\*) que  
 „celle d'un homme, qui ne vo-  
 „lant aucun avantage dans ce  
 „qu'il a reçu, ne trouve que du  
 „mal dans ce qu'il est obligé de  
 „rendre. Il faut être ingrat pour  
 „se plaindre de la fin du plaisir,  
 „déraisonnable pour ne mettre  
 „au nombre de ses avantages,  
 „que ceux dont on jouit; celui  
 „qui n'estime que ce qu'il a, sans  
 „songer à ce qu'il a eu, met de  
 „trop étroites bornes à ses biens.,  
 Tels sont pourtant les hommes,  
 triste ressource que celle du pré-  
 sent, à chaque instant il se chan-  
 ge

(\*) Lib. de Consol. ad Polybium.

ge en passé : au lieu de songer à ce nombre d'années que nous passerons privés de ces amis, que la mort nous a enlevés, songeons au long espace de tems, que nous avons passé avec eux. La possession en a été agréable, soïons reconnoissants ; il étoit de l'humanité de les perdre, consolez nous ; il étoit nécessaire que nous fissions ces pertes, notre véritable bonheur le demandoit, cherchons donc dans nos pertes un sujet de joie, il s'y trouvera toujours. Ah quels tristes conseils ! . . . . .

Couvrés de ridicule ces idées si vraies, vous que la sagesse n'éclaira jamais ; je vous plains & je vous pardonne les traits d'un esprit trop bouillant, vos ris ne m'irri-



m'irritent point , puissent - ils me faire redoubler de foibles efforts!

Vous voïés un généreux consolateur s'approcher de vous, il vous parle, il vous présente ces grandes vérités, comment les recevés vous? vos larmes redoublent, la consolation qu'il vous porte vous paroît un nouveau mal. Vous avez perdu un pere âgé de 90 ans: croiés-vous que ce pere eût été plus heureux, s'il eût vecu plus longtems? Je sçavois tout cela, dites-vous, il est facile de se rappeler ces lieux communs de morale, mais il faut être à la place des malheureux, pour juger de leurs maux: vous y mettez vous lorsque vous voïés tant d'infortunés, dont le sort est bien plus triste

triste que le vôtre ? sans équité lorsqu'il s'agit des autres hommes, nous nous désespérons de nos pertes, & nous refusons de la compassion & des secours à ceux qui souffrent bien plus que nous : vous regrettez vivement la perte d'un vieillard décrépît, pour qui la mort étoit un remède contre les injures du tems, & vous êtes insensible à celle de tant de veuves & de tant d'orphelins ! des têtes bien plus chères à la patrie vous causent-elles quelque inquiétude ? Ah détournons nos regards d'un si triste tableau !

Quels débiteurs que ceux qui rendent en murmurant, ce qu'on leur a généreusement prêté ! A les entendre on diroit qu'il est mieux de ne jamais posséder les avantages

tages de la vie, que de ne les posséder que pour un tems: que n'ont-ils joui de leurs parens, de leurs amis, que ne les ont-ils envisagés comme des biens, qui devoient un jour cesser d'exister, comme des biens dont l'absence ne sçauroit être un mal? Mais non contens de se persuader que cesser d'avoir est un mal, ils sont encore assez ingénieux pour se tourmenter au sein d'une tranquille possession: ils pensent avec douleur au moment, qui les séparera de ce qu'ils chérissent, sans sçavoir qui fera le premier à s'éloigner. Ce que vous chérissiez est sur le point de vous quitter, le mal semble gagner, portez lui tous les secours dont vous êtes capable, tâchez de le sauver, vos efforts

efforts font justes & louables : mais pourquoi ces larmes ? fléchirez vous le fort ? les decrets éternels feront-ils changés ? & verra-t-on un miracle s'oposer au cours ordinaire de la nature ? celui qui conduisant un vaisseau périt en travaillant à le sauver du naufrage , est un homme sage ; il est insensé s'il quite le gouvernail pour gémir. Nos efforts font entrés dans le nombre des moiens dont Dieu a voulu se servir ; ignorans l'effet qu'ils produiront , nous ne devons point rester dans l'inaction ; le mépris des causes secondes est aussi extravagant , que l'oubli de la cause premiere est impie : les larmes font ici de trop , ce que la douleur arrache , ce que la foiblesse excuse , la raison doit

doit le modérer. Si nos pleurs étoient un effet naturel des événemens facheux, nous pleurerions tous également, mais quelle différence ! Tout dépend de nous, de nos principes, de nos efforts : notre tristesse n'est jamais proportionnée à notre mal, mais elle est proportionnée à notre foiblesse : les larmes sont des soulagemens d'un esprit (\*) malade : vous pleurez, c'est à dire que vous outragez la Divinité, ou que vous ne la connoissez point. Ces ames pusillanimes, que le mal le plus léger téraffe, ne pleurent & ne  
ge-

(\*) Non votis neque suppliciis muliebribus auxilia Deorum parantur : vigilando, agendo, bene consulendo, prospere omnia cedunt, ubi socordia te te atque ignavia tradideris, nequicquam Deos implores, irati infestique sunt. *Sallustius in Bello Catil.*

gemissent, que parcequ'une suite non interrompue de biens les a énervées, de même que la mollesse énerve le courage du soldat: elles sont comme autant de sensitives pour tout ce qui ne les flatte pas, une foiblesse volontaire les fait succomber à des maux, qui ne feroient pour une belle ame, que des raisons de goûter avec plus de reconnaissance les biens de la vie, & des moyens de les goûter avec plus de plaisir.

Le desespoir s'en mêle quelquefois, maladie de l'ame qu'il faut traiter comme ces fievres, qu'il est dangereux de couper trop tôt: rien de plus puissant alors que la douleur, rien de plus foible que les raisonnemens les plus solides & les motifs les plus pres-

pressants : on n'écoute plus la voix de la raison, on se livre tout entier à sa peine, on craint encore plus la consolation que le mal. Combien de courageux soldats, qui cessent de l'être, lorsque la main du chirurgien veut toucher leurs blessures ! l'homme se montre à la suite du Héros.

Malheureux écart de la raison humaine, on cherche un mérite dans une sensibilité outrée ! Quoi, dites-vous, j'oublierois un ami ! le souvenir que vous voulés en conserver ne fera pas long, si s'en souvenir pour vous c'est le pleurer : il est raisonnable de chercher à reparer ses pertes, il est extravagant de vouloir trouver un remède à ce mal, dans la

lassitude de le sentir. Mais, & c'est ce que j'entends dire tous les jours, on se soulage en versant des larmes, il y a de la douceur à pleurer : je ne nierai point, qu'il ne puisse arriver que le cœur étant ferré, des raisons purement physiques rendent les larmes agréables en quelque façon ; je ne parle ici que de ces lamentations perpétuelles pour un mal qui n'est plus, de ces gémissemens qui reviennent à chaque instant pour jeter de l'amertume sur nos jours. Nos larmes, quelquefois signes assez équivoques de la tristesse, prouvent notre bonheur, car elles prouvent que nous avons joui d'un bien, dont la possession nous étoit précieuse. Le plus souvent on n'en  
visage



visage dans ses pertes qu'un intérêt particulier : ces monumens même élevés à la gloire des grands hommes, ces larmes qui ont coulé sur leur tombeau, ce deuil & cette tristesse ont été bien moins des hommages rendus à la vertu, que les regrets de ce que nous venions de perdre. Mais que notre tristesse soit l'effet de l'amour des hommes & de la vertu, ou qu'elle ne soit dûe qu'à un amour intéressé de nous mêmes, elle est toujours injuste : „La „tristesse, dit *Senèque*, (\*) est non-  
 „seulement inutile & dangereuse,  
 „mais elle est encore une preuve  
 „de notre ingratitude : celui qui  
 „vient de mourir a vecû ; il étoit  
 „venu en ce monde, il lui res-  
 D 3 „toit

(\*) Ep. 99.

„toit donc à le quitter. Se plain-  
„dre de la perte d'un ami, c'est  
„se plaindre que cet ami ait été  
„homme : nous ne diférons tous  
„à cet égard que par de très  
„courts intervalles. Si vous  
„voulés faire valoir ce peu de  
„maux, qui arrive aux hommes,  
„la vie est même trop longue  
„pour un enfant, qui meurt dans  
„le bas âge : si la brieveté de la  
„vie vous alarme, le vieillard le  
„plus décrepit a trop peu vecû..

Je n'en disconviens point ces  
pertes sont facheuses, mais ce  
n'étoit qu'une blessure, & vous  
en faites une plaie : vos préjugés,  
vos vices, seule cause de cette  
triste erreur, qui vous persuade,  
qu'il y a de l'humanité à verser  
des pleurs en abondance, sont  
autant

autant de maux que vous pourriez éviter: c'est dans l'opinion que gît surtout votre peine, (\*) Mais, dites-vous, cet enfant cheri, mon unique espérance, est mort dans le berceau! votre douleur eût été la même, si vous l'eussiez perdu acablé de jours & d'années: songez aux maux qu'il vous a peut-être épargnés, qu'il a peut-être évités: la fortune lui a été plus favorable qu'à tant d'autres; une belle ame conte non seulement les biens dont elle jouit, mais encore les maux qu'elle a évités. Il y a un si grand nombre de motifs de consolation pour ceux, qui perdent ce qui leur est cher, qu'il n'est

D 4 peut-

(\*) Ad opinionem dolemus: tam miser est quisque quam credit. *Sen. ep. 75.*

peut-être rien de mieux connu : on entend tous les jours cette sagesse réflexion, que les morts feroient à plaindre s'ils sçavoient l'excès de notre douleur. Je vous demande, est-il heureux de vivre, ou ne l'est-il pas ? S'il l'est, pensez donc que ce cher objet de vos regrets à vecû, & qu'il ne pouvoit vivre ni toujours, ni plus longtems : s'il ne l'est pas, soies content qu'il ait cessé d'être au milieu de nous, lui envieriez-vous l'avantage de vous avoir précédé ? Souvenez-vous de cette femme romaine, qui répondit à celui, qui lui anonçoit la mort de son fils : *je sçavois en le mettant au monde qu'il devoit mourir.*

Il y a tant de chimerique dans nos prétendues adverstités & dans  
nôs

nos chagrins, qu'on peut dire que nous sommes les seules & les premières causes des maux dont nous nous plaignons. De combien de minucies ne nous occupons nous pas? un clin d'œil, un contre-tems facheux, un désir difficile à satisfaire, des difficultés survenues à un dessein formé, voilà nos peines: heureux plutôt de devoir souvent au hasard, ce qu'il auroit été beau de devoir toujours à notre vertu, nous devrions benir la providence de n'avoir pas été les maitres de satisfaire des désirs, que la sagesse condamne. Combien de maux, qui n'en feroient point pour nous, si nous le voulions! la frugalité est le suplice d'un homme intempérant, le travail celui d'un pa-

refleux : de quelque côté qu'on se tourne c'est toujours le vice, qu'il faut acuser du mal dont on se plaint. Si nos désirs se bor- noient à nos véritables besoins. nous trouverions qu'il y a bien peu de maux dans la vie. Mais faute de maux réels nous nous en faisons d'imaginaires ; j'appelle ainsi tous ceux, qu'on fait consis- ter dans la privation de quelques avantages, que d'autres hommes possèdent, & dans la perte de ces biens, que nous ne pouvions pos- séder que pour un tems. S'il y a de l'ingratitude à se plaindre de ses pertes, & à chercher des su- jets de murmure, dans la com- paraison de son état présent à son état passé ; il y a de l'injustice, & quelque chose de pis encore, à se plain-

plaindre que la fortune nous soit moins favorable qu'à tant d'autres, & à trouver des sujets de murmure en comparant notre état à celui de quelques hommes, à qui nous ne connoissons pas les maux dont nous nous plaignons, ou à qui nous supposons des avantages, que nous n'avons point. Il faut l'avouer à la honte des hommes, il feroient infiniment plus contens, s'ils pouvoient se persuader que les autres hommes n'ont pas été mieux traités qu'eux : notre mécontentement vient presque toujours, de ce que nous supposons d'autres hommes plus heureux, ou moins malheureux que nous ne croïons l'être; si nous pouvions nous dépouiller pour toujours de cet excès

cès d'amour propre, principale source de nos maux, parcequ'il l'est de nos vices, & de cette indifférence pour tout ce qui ne nous touche pas, nos plaintes disparoistroient bientôt, & nous ne verrions dans les événemens de cette vie, que des fujets de benir la Providence: notre amour propre, notre injustice, l'indifférence que nous avons pour la plus grande partie du genre humain nous font exagerer nos maux, & les biens de ceux avec qui nous vivons. Tout est bien pour les autres, à nos yeux la fortune s'est épuisée pour eux: tout est mal pour nous, à nos yeux la fortune nous a traités en maratre: il ne nous arrive aucun mal, que nous ne pensions aussitôt,



tôt, qu'il n'est point arrivé à tant d'autres ; il ne nous arrive aucun bien, que nous ne pensions aussitôt, que de plus grands biens arrivent tous les jours à tant d'autres. Soiés justes, aimez les hommes & vos maux feront éclipsés : tout est compensé ici bas, chacun a ses biens, chacun à ses peines ; ne vous imaginés pas que les autres hommes soient beaucoup plus heureux que vous ; mais le fussent-ils ? leurs biens augmenteroient-ils vos maux, ou diminueroient-ils le nombre & le prix de vos avantages ?

Un malheur inattendu, sujet éternel de plainte , mais pourquoi ne pas s'y attendre ? il ne faut pas se contenter de penser à ce qui arrive ordinairement, mais encore  
s'a-

s'attendre à tout ce qui peut arriver : il n'est pas besoin d'ennemis pour avoir quelque chose à craindre, la prospérité même peut être un sujet d'alarmes pour qui n'est pas sur ses gardes. Rien de ce qui se passe dans l'Univers ne doit étonner l'homme prudent, & ne sçau-roit paroître injuste à l'homme sage : où y auroit-il de l'extraordinaire là où tout est lié ? où seroit l'injustice là où tout concourt à notre bonheur ? Se plaindre de maux imprévus, c'est ou se plaindre de ne pas connoître l'avenir, ou se flater mal à propos jusqu'au dernier moment. Si ce qui arrive à ces ames foibles étoit un grand mal, ne seroit-ce pas un avantage pour elles, qu'il arrivât lorsqu'elles ne s'y attendent pas ? pour  
ces

ces esprits timides les maux qu'ils prévoient sont plus terribles, que les maux qu'ils souffrent. Mais les grands & les véritables maux n'affligent que ceux, qui n'ont pas voulu les éviter; pour les petites adversités de la vie, elles peuvent & doivent être prévues: pourquoi détourner les yeux de ce qui nous avertit, pourquoi se flater d'une immunité, que nous ne devons pas désirer, & qu'il est impossible que nous obtenions? S'il est sage de prévoir les inconveniens de la vie, il ne l'est pas de chercher dans un avenir incertain des sujets de peine & de tristesse. Nous devons nous attendre à des afflictions, pour nous préparer à les soutenir avec fermeté, mais non pas pour en gé-

mir

mir d'avance. Contradiction dans la conduite des hommes, ils s'affligent de maux à venir & incertains, & ils ne veulent pas se préparer à des événemens certains, qui pourroient les surprendre & les acabler par leur faute: extrémités également condamnables: quoique faciles à éviter, on voit les hommes y donner tous les jours; ils se plaignent d'avoir été pris au depourvû, tandis que trop souvent scrutateurs insensés de l'avenir, ils cherchent même des phantomes, pour avoir quelque chose à redouter. Les songes, les pressentimens, les signes naturels d'événemens naturels, ces chimères qui devroient être bannies à jamais du sein d'un peuple instruit par Dieu même, troublent

blent encore le repos de gens qui veulent être raisonnables: on voit parmi nous des hommes, qui vont consulter avec des mouvemens de crainte & d'espérance des gens, qui abusent de la crédulité du peuple: un songe éfrayant vole de bouche en bouche, il fait le sujet des conversations les plus sensées, on commence par en rire, on finit par craindre, & l'on jette toujours dans de jeunes cœurs des semences, qui portent de bien mauvais fruits.

Ce qui prouve que dans nos chagrins l'opinion & le chimerique l'emporte sur le réel, c'est que les hommes ne sont point d'accord, ni avec eux-mêmes ni avec les autres, sur le prix de certains avantages, & sur le dé-

E

gré

gré de peine ataché à quelques inconveniens. Ce qui nous a fait plaisir pour un tems, nous devient bientôt indifférent; nous oublions même souvent que ce que nous souffrons à présent sans nous plaindre, nous paroïssoit fort dur il n'y a pas longtems. A cet égard l'homme change de sentiment d'un jour à l'autre; en changeroit-il ainsi si les inconveniens de la vie humaine étoient de si grands maux? D'un autre côté que les hommes diffèrent entre eux dans les idées qu'ils se font du bonheur & du malheur! Combien qui préfèrent la mort à l'injure, & le reproche des vices les plus condamnables à celui d'un ridicule! Il y a tant de préjugés parmi les hommes, qu'il n'est point

point étonnant de leur en trouver à cet égard: mais il l'est de les voir convenir de l'absurdité de ces préjugés, & se conduire cependant comme s'ils étoient dans l'erreur. Qu'il y a d'hommes qui démentent tous les jours des principes, dont ils ne sçauroient douter, & qu'ils démentent sans qu'une passion violente en soit la cause! D'où vient une si funeste inconséquence?

Ce qu'on appelle un mal n'en est souvent point: disons plutôt que la plus grande partie de nos plaisirs sont des maux, pour ceux qui s'y attachent trop. Vous avez souffert de grandes douleurs, mais il falloit vous guerir, & la douleur étoit un moyen nécessaire pour vous soulager; une plaie sans dou-

leur est un mal bien dangereux; la douleur avertit du danger, elle est le premier bien qui vous arrive, après la blessure que vous avez reçue, elle guide la main du chirurgien. Vous avez perdu des amis chers, il falloit vous préparer à mourir vous-même: rien ne familiarise plus avec la mort, que la perte de ce qui nous est cher. *Demetrius* avoit bien raison de dire, *qu'il ne connoissoit personne de plus malheureux, que celui à qui il n'étoit jamais rien arrivé de triste*: un tel homme n'a pas eu le tems de s'éprouver. Si la vertu fait tant à notre bonheur, comment s'affurer de ce trefor, si l'infortune ne vient nous instruire de ce que nous avons, ou de ce qui nous manque.



que. Un homme de bien qui a supporté beaucoup d'afflictions, est un heros qui repose sur des lauriers cueillis au milieu des dangers. Les maux sont des remèdes salutaires qui ont quelque amertume, les plaisirs sont souvent des poisons qui ont quelque agrément. Baïsons avec transport la main qui nous frappe quelquefois : heureux coups, précieuse adversité qui mêlés, à tant de biens dont nous jouissons, quelques instans de peine, pour nous empêcher de nous oublier dans le plaisir & dans la prospérité, vous seule vous fufisez pour prouver l'existence d'une sage Providence. Une réflexion, qui devroit consoler tous les hommes dans leurs afflictions, c'est que ce que la na-

ture des choses amène ne fçau-  
roit être un mal, dès qu'on fu-  
pose dans l'auteur de cette natu-  
re une sagesse qui n'est pas plus  
bornée, que sa puissance & sa  
bonté. Est-il fort étonnant, que  
nous ne voïons pas toujours le  
bien particulier, qui résulte d'un  
mal? nos yeux sont trop foibles.  
Le nombre & le prix de nos  
biens, l'utilité de nos maux, leur  
nécessité, les moïens que nous  
avons d'en éviter beaucoup, d'ô-  
ter à tous leur amertume, d'aug-  
menter le nombre de nos avan-  
tages, & le degré du plaisir que  
nous éprouvons à en jouir, sont  
autant de raisons, qui condamnent  
nos plaintes. A côté du mal on  
trouve toujours un remède; si  
une infinité de choses peuvent  
nous

nous perdre, une infinité d'autres peuvent nous sauver: la plupart de nos maux prouvent l'existence de nos biens. Soïons assez justes pour reconnoître toute la bonté divine, qu'on ne dise point de nous, ce que *Senèque* disoit des hommes de son tems, *qu'il en avoit trouvé beaucoup de justes envers les autres, mais qu'il n'en avoit point trouvé de justes envers les Dieux.*

Si les adversités ont leur utilité, si même elles sont nécessaires, & quelquefois inévitables, se pourroit-il qu'il fût au dessus des forces humaines de les supporter avec courage? nous les supporterions plus facilement, si nous le voulions: il n'y a qu'à se proposer un but, & envisager les

événemens de la vie dans leur véritable point de vûë. Il y a une force dans notre ame capable de tout vouloir, il ne faut que lui présenter des motifs, elle se décide toujours pour ce qui lui paroît le meilleur, mais l'homme s'aveugle: il s'agit donc de l'instruire, ou plutôt de lui développer des idées, qu'il ne cesse d'écarter de son esprit. Quand notre ame est éclairée elle prend aisément l'habitude de résister à ses desirs, jusqu'à ce qu'elle ait eu le tems d'envisager les choses de plus près, & de juger de ce qui est le meilleur: c'est en cela que consiste la liberté; la plus grande liberté est inséparable du plus grand degré de connoissance. Tout dépend ici de ce jugement  
rassis,

raffis, que l'on porte sur ce qui nous arrive & sur ce qui arrive aux autres: c'est la réflexion qui dissipe la crainte, qui ramene la joie, qui inspire du courage, qui donne des forces; sans elle notre courage n'est qu'une espece de fureur animale. La réflexion rend nos actions raisonnables, les plus belles ne sont rien si elles ne sont le fruit de la raison. Quand on ne se laisse émouvoir que par les larmes & par les cris, quand il faut de grands maux & des maux sensibles pour exciter notre pitié, quand on donne plus à la lassitude d'être importuné, qu'au désir de faire le bien, peut-on passer pour vertueux? nos foiblesses seroient-elles érigées en vertu? La compassion n'est plus alors qu'une

vertu machinale. Il en est de même de cette fermeté d'ame dans les adversités de la vie ; pour qu'elle soit digne de l'homme, il ne faut pas qu'elle soit l'effet d'une espece d'insensibilité, qui nous rapproche des animaux, il faut qu'elle soit dûe à la réflexion & à la raison. C'est faute de rentrer souvent en nous mêmes, de penser au but pour lequel nous sommes nés, de reduire à leur juste valeur les biens & les avantages de la vie, de considerer de près ce que c'est que ces maux dont on se plaint, c'est faute de réfléchir sur l'état présent & sur l'état à venir qu'on a tant de peine à se consoler dans les afflictions. En effet quand on se laisse étourdir par les menaces, quand  
on

on craint l'apareil de quelque convoi funebre, quand on redoute les maux, qu'on tremble pour les disgraces de la fortune & pour les suites facheuses de l'adversité, peut-on se plaindre avec raison de ne pouvoir supporter les maux de la vie? on n'a rien fait pour écarter ces petites afflictions, ou pour leur ôter ce qu'elles peuvent avoir d'amer. Celui qui voit sans bouger les ruines d'une maison tomber sur lui, ne sçauroit se plaindre de périr sous des décombres: dans la vie humaine il faut y mettre du sien, & ne pas se rendre esclave des circonstances où l'on se trouve. Dans la douleur & dans l'adversité on doit moins penser à ce qu'on souffre, qu'à ce qu'il faut faire: ne cédonspoint

point aux tems, il y a de la grandeur d'ame à ne point se laisser abatre par l'infortune; il y a un amour bien entendu de soi-même à se roidir contre elle: & de tels efforts ne sont point au dessus des forces humaines. *Caton* (\*) montra à l'Univers qu'il pouvoit & vivre & mourir sans céder à la fortune. Personne ne le vit jamais changer de mœurs, de caractere, ou de conduite, quelque revolution que souffrit l'Etat. Préteur ou chassé de la préture, comblé de gloire à la tête des armées ou bien injustement aculé, prêt à mourir ou dans la fleur de sa jeunesse, au sein de la paix ou au milieu des troubles dont la Republique fut agitée, *Caton* fut  
tou-

(\*) Seneque.



toujours le même. Tandis qu'on voïoit d'un côté *César* suivi de dix légions victorieuses, & de l'autre *Pompée* mendiant du secours chez l'étranger, *Caton* qui avoit tout à craindre resta ferme & inébranlable. Ici l'on voïoit le peuple entraîné par la nouveauté, là les grands indécis, au milieu d'eux le Senat qui foiblissoit à l'approche des armées, qui rampoit à la nouvelle d'une victoire, & qui levoit la tête lorsque les combatans étoient éloignés; pour *Caton* sans être aperçû & sans être écouté il laissa au monde l'exemple d'une vertu sans taches. Si *César* est vainqueur la mort l'attend, & l'exil lui est destiné si *Pompée* défait *César*: il les heurte de front tous les deux, il leur fait entendre

dre la voix de la justice & de la raison, il méprisa la mort & l'exil & se les donna l'un & l'autre. Qu'on ne dise pas que sa mort ait terni sa gloire; qu'a-t-il évité en se la donnant? la vûë des triomphes de *César*? il ne la craignoit point: peu flaté des honeurs, & les enviant encore moins à ceux qui les possédoient, il joua à la paume le même jour qu'il fut chassé du Senat: il n'étoit jaloux que de sa vertu. On le vit conduire des armées victorieuses au travers des sables de l'Afrique, & traverser les montagnes en ramenant les débris d'une armée vaincue, c'étoit toujours *Caton*. Peu d'hommes sans doute parviennent à ce haut degré de tranquillité & de sagesse, mais à qui doit-on s'en

s'en prendre si ce n'est à eux-mêmes? Ce n'est pas assez d'être intrépide, juste, prudent, sage dans les grandes occasions; il faut passer sa vie dans l'exercice de ces vertus, & les devoir à ses principes. Heureux celui qui n'a pas besoin de s'armer à chaque instant contre les craintes & les maux de la vie, mais qui peut voir d'un œil tranquille l'orage se former & fondre sur lui: quelque agréable que soit le calme après la tempête, ce n'est rien au prix de cette inaltérable sécurité fruit de la vertu & de la vérité.

Après avoir entendu les hommes se plaindre si amèrement des maux, qu'ils souffrent, croiroit-on que la mort les fasse trembler? Rien de plus vrai & rien en même

me tems de moins raisonnable. La mort feroit-elle donc un mal, & un plus grand mal que ceux qu'on éprouve quelquefois dans le courant de la vie? de quelque côté que je l'envisage, je n'y trouve rien qui puisse nous alarmer. La mort, soit qu'elle vienne interrompre nos plaisirs, soit qu'elle mette fin à nos maux, qu'elle termine les peines d'un vieillard, acablé sous le poids des années, ou les écarts d'une jeunesse qui se repose sur sa vigueur, qu'elle arrête dans sa course l'homme mûr, ou qu'elle empêche l'enfant de sortir de son état d'innocence, la mort est pour tous les hommes l'accomplissement des vûes de la Providence, elle est pour quelques uns ce que la nature

ture

ture acorde à leurs défirs, elle est surtout agréable à celui qui en connoit le but, heureuse pour celui à qui elle arrive avant qu'il l'ait désirée & sans qu'il l'ait redoutée. La mort est un bien & la vie l'est aussi, parce qu'un bien doit avoir ses bornes, parce que la mort & la vie ont cela de commun qu'elles tendent au même but, parce que la mort & la vie sont inséparables : la vie est le premier pas que nous faisons vers le bonheur, la mort est le dernier : en naissant nous nous sommes approchés de cet instant, que nous craignons par foiblesse, & les jours donnés à notre âge sont autant de pas, qui nous en approchent. Si la mort étoit un mal, elle ne pourroit l'être que pour

F                      le

le moment où nous expirons : mais ce moment est peu susceptible de regrets : peut-être que l'homme, qui craint de mourir en expirant, est encore à naître. Pour trouver du mal dans la mort, il faudroit envisager la vie comme un tissu d'infortunes, qui augmentent à chaque instant, & ne s'attendre après cette vie qu'à des maux infiniment au dessus de ceux, que nous avons éprouvés dans ce monde : la vie seroit comme un orage qui commence à se former, lorsque nous commençons à vivre, & qui éclate avec d'autant plus de violence qu'il est plus long à se former. Si la vie est le seul bien qui nous arrive, la mort, qui en est la fin, seroit-elle un mal ? Si nous ne jouif-

sons

sons que du présent, en quoi le dernier jour de notre vie différoit-il de tous les autres ? que dis-je ! en quoi le dernier moment de la vie différeroit-il de nos plus beaux jours ? L'idée, que le bien de vivre va finir, peut elle en empoisonner la jouissance pour une ame raisonnable ? Mais s'il est d'autres biens après la vie, voyons ce que nous avons à attendre.

Il nous faut mourir : c'est là la condition sous laquelle la vie nous a été accordée ; ne nous plaignons pas, il y auroit de l'injustice à regarder comme dures les conditions d'un bienfait. Rentrons en nous-mêmes, & demandons nous ce que nous aurions fait, si nous eussions été consultés avant que de naître ? aurions nous rejeté

un bienfait, par la raison que ce bienfait ne dureroit qu'un tems? aurions nous désiré qu'on ne mit point de bornes, à ce qui doit en avoir pour pouvoir être un bien? Supposons qu'il plût à Dieu de créer une ame, qui pût se représenter l'état du monde, & à qui il laissât la liberté de choisir entre le néant & l'existence: cette ame apercevrait d'autres ames unies à des corps, elle verroit que les corps sont des instrumens nécessaires à des esprits finis, que les plaisirs sont des soulagemens nécessaires à des Etres de cette espece, que les sens sont des organes, c'est à dire les voies par lesquelles l'ame aperçoit ce qui se passe hors d'elle, que cet Univers est l'ouvrage de la puissance dirigée par la bonté.

&



& par la sagesse, que ce monde peut procurer à l'esprit qui le contemple les momens les plus délicieux, que les maux & les inconveniens de la vie sont des ombres nécessaires au tableau, tableau qui seroit aussi imparfait faute d'ombres que faute de beautés réelles, que notre bonheur est entre nos mains, que la compensation de ce qui peut affliger, & de ce qui peut rejouir les hommes, est pourtant telle, abstraction faite du but pour lequel les hommes ont été créés, que la vie seroit un bien pour celui là même en qui tout périroit avec le corps, que l'illusion, que nous nous faisons sur la nature de nos vrais biens & de nos véritables maux, ne dure pas toujours, qu'il

est des intervalles éclairés dans ces espaces ténébreux, qu'il est un tems où le charme est rompu pour toujours, qu'il est de notre intérêt & en notre pouvoir de ne point nous aveugler: à cette vûë cette ame demanderoit fans doute de venir habiter cette terre. Quand la Providence auroit eu d'autres moiens pour nous rendre heureux, quand elle auroit pû ne créer que des créatures parfaitement heureuses, quand elle auroit pû dérober à la vie humaine le peu de maux qui s'y trouve, il suffit qu'elle ait choisi, pour que nous aïons sujet d'être contents: la Providence a voulu que nous existassions, notre existence est donc un bien relativement à nous-mêmes, & relativement au tout; nous aurions

rions souhaité d'exister, s'il avoit été possible que nous fussions consultés avant que de naître, la vie est donc un bien pour quiconque juge sans passion, & si la vie est un bien la mort ne sçauroit être un mal, parceque la mort est le dernier moment de la vie. Enfin les hommes se hâtent de donner l'existence à des enfans qu'ils cheriront, quels barbares parens s'ils sont persuadés que la mort est un grand mal, & que la vie a trop d'amertume!

Il nous faut mourir, mais nous mourons trop tôt. S'il y a du mal à ne vivre que peu d'années, prenons nous en à nous-mêmes: nous avons été chercher ce que la nature avoit dérobé à nos yeux, nous lui avons arraché ce

qu'elle nous refusoit; nos excès & nos passions ont épuisé ses ressources. Vous craignés la mort, & une mort hâtée, tandis que vous cherchez à n'être qu'un cadavre ambulante, mal léger si votre ame étoit meilleure: vous vous plaignés de la foiblesse de votre constitution, après avoir tout fait pour l'afoiblir: vivez vous suivant les loix de la nature? l'aurore paroît & vous vous couchez, le Soleil quite l'horizon pour faire place à de profondes ténèbres, vos flambeaux vous consolent & votre jour commence; l'ardeur du Soleil est prête à passer lorsque vos yeux s'ouvrent à la lumière. Pourquoi changer l'ordre de la nature, craignés vous d'avoir quelque chose de commun avec  
le

le peuple? mais fachez que vos vrais biens ne sont que ceux là même, dont ce peuple peut jouir ainsi que vous. Frivoles prétextes, mœurs éféminées, vices enracinés, le ridicule qui épouvante l'orgueil qui séduit, les passions qui entraînent, voilà les mains qui ont creusé le précipice, & ce qui nous a donné des ailes pour voler vers le tombeau: qu'on reproche après cela à la nature d'avoir borné nos jours. Souvent la crainte de mourir hâte notre mort: combien de malades à qui la tranquillité d'esprit a été le meilleur remede! Seroit-il si difficile de se tranquiliser sur ce sujet? nous voïons les hommes les plus grossiers aller avec courage à la mort: un brave soldat ne fait au-

cun cas de la vie, & souvent il n'a pour motif de son intrépidité, que l'idée confuse d'une gloire dont il ne jouit point : cette fumée auroit-elle tant de pouvoir sur les hommes, & la raison si peu ? Ces âmes, qu'une lumière bien pure n'éclaire point, auroient-elles le courage d'affronter la mort, tandis qu'un retour réfléchi sur nous-mêmes, & une raison plus épurée ne suffiroient pas pour nous faire envisager la mort sans crainte & sans trouble ? Si nous craignons la mort, c'est que nous n'avons fait aucun effort sur nous-mêmes. Mais ce n'est pas assez de mourir sans trembler, il faut encore, que ce qui nous rassure contre ces frayeurs soit des motifs dignes de l'homme, il faut  
que

que nous mourions après avoir pensé à ce que c'est que mourir, & sans nous être étourdis sur cet instant, qui merite toute notre attention.

Il faut mourir mais nous mourons trop tôt: pensons bien à ce que nous disons, lorsque nous reprochons à la nature d'avoir borné nos jours, plus que nous ne l'avions esperé: la mort dans un tems difere t-elle de ce qu'elle est dans tout autre? Est elle moins terrible lorsqu'elle vient enlever le vieillard, que lorsqu'elle arrive pour enlever l'homme au printemps de ses jours? Si d'un côté ceux qui meurent à la fleur de leur âge, ont eu moins de tems pour s'atacher aux biens passagers de la vie, s'ils emportent

avec

avec eux moins de foibleffes, s'ils quittent la vie avec moins de regrets, de l'autre ceux qui ont vieilli, ont eu le tems de revenir de leurs erreurs. L'âge mûr est peut-être l'âge où il est le plus difficile de mourir fans peine. Pour les uns une vie plus longue les auroit peut-être rendus plus vicieux, pour les autres une vie plus courte ne leur auroit pas laissé le tems de rentrer en eux-mêmes. Ici l'on ne sçauroit pénétrer les vûës de la Providence : il fufit que tout depende de l'homme, il fufit que dans le court efpace de tems, qui nous a été donné, nous aïons plus de biens que de maux & des biens d'un prix inestimable, il fufit que le meilleur soit de  
nai-



naitre, & le meilleur après cela de mourir. C'est aux hommes à user de leurs biens, ils sont placés dans un monde où les crimes & les vices sont les seuls moyens, qui peuvent les rendre malheureux.

Le tems où nous n'étions pas, n'est pas le sujet de nos regrets, le tems où nous ne serons plus ne nous appartient pas davantage: on ne gémit point de n'être pas né plutôt, gémirons nous de ne pas mourir plus tard? Est-il permis à un homme raisonnable de se plaindre des bornes prescrites à ses plaisirs & à ses biens, si la nature de ces plaisirs & de ces biens demande des bornes, & si ces bornes plus ou moins étendues ne sçauroient ni  
aug-

augmenter ni diminuer son bonheur? ce qui lui est donné c'est ce dont il doit jouir, ses désirs ne doivent point s'étendre au delà de ce qu'il ne doit, ni ne sçauroit recevoir.

Que pourroit - il donc y avoir de triste dans la mort? je le vois: la vûë de l'éternité. Nos crimes n'ont pas été punis, nos vices à l'abri de la censure, autorisés quelquefois par l'exemple, & par une basse flatterie, nous ont laissé quelques momens de paix, trouverons nous toujours le moien de nous distraire? N'y a-t-il point quelques juges, quelques peines à redouter? Je quite des plaisirs, qui ne m'ont, il est vrai, jamais satisfait, mais que trouverai - je à leur place? les remords s'élèvent,

une

une éternelle nuit les ensevelira-t-elle ? mon cœur autrefois le théâtre des passions, troublé aujourd'hui à l'idée seule de la mort, n'éprouve plus que la douleur & le désespoir ? Mais si la mort n'est terrible qu'à ceux, qui ne voulant pas revenir de leurs égaremens foulent aux pieds les devoirs sacrés de la vertu, pourroit-elle être un mal ? Plutôt convaincus qu'il est au dedans de nous un esprit indépendant du corps, persuadons nous que cet esprit est immortel, persuadons nous qu'il est heureux pour nous & de vivre & de mourir.

Un homme qui voudroit réfléchir sur lui-même, qui examineroit avec soin ce qui lui est arrivé depuis le moment où il a

com-

commencé à jouir de la raison, qui feroit assez juste pour convenir avec lui-même, qu'il est non seulement la seule cause des véritables maux qu'il peut souffrir, mais qu'il s'est encore vû le maître d'éviter une grande partie de ces petites infortunes, que les hommes souffrent dans le commun de la vie, verroit combien la nature & son auteur ont fait d'efforts pour le rendre aussi heureux, qu'il étoit possible: l'homme considéré comme un individu, dont le véritable bonheur dépend de lui-même, est heureux; il est sorti des mains du Créateur avec tout ce qu'il falloit pour l'être, & s'il devient malheureux c'est à force de s'opposer aux voies de la nature & de la raison.

Mais

Mais que dirons nous des malheurs publics? la peste, la guerre, la famine, ces tremblemens de terre! quoi *Lisbonne* sous les ruines seroit heureuse! ces champs couverts de morts & de mourants, ces orphelins abandonnés, ces veuves défolées, ces terres ravagées par des maux qui ne pardonnent point, quel triste spectacle! Ce sont là de ces déclamations, qui ne prouvent rien: a-t-on jamais nié, que ces fléaux de la colere celeste ne fussent des maux? il s'agit seulement de sçavoir si malgré ces événemens terribles, les hommes qui souffrent & les hommes qui voient souffrir un grand nombre de citoïens sont heureux: il ne s'agit point de sçavoir, si l'on doit être sensible aux

calamités publiques, ce ne sont pas elles pour l'ordinaire qui touchent le plus sensiblement : ces frivoles déclamateurs, plus tristes souvent de la perte de ce qu'ils pourroient aimer, que de ces malheurs publics qu'ils étalent froidement à nos yeux, en ont peut-être entendu parler sans pousser de soupirs. Les calamités publiques ne difèrent des adversités ordinaires de la vie, que par le nombre de ceux qui souffrent ces maux : cette conformité peut & doit même augmenter les peines de ces citoyens infortunés, mais elle n'augmente point le mal en lui-même. Ces hommes qui ont péri sous des ruines sont des hommes morts ; si la mort n'est pas un plus grand mal lorsqu'elle arrive  
à plu-

à plusieurs hommes à la fois, que lorsqu'elle les enleve insensiblement les uns après les autres, le feroit elle lorsqu'elle arrive accompagnée de quelques événemens extraordinaires? Seroit-il triste de mourir au milieu d'un bouleversement général, quand il ne l'est pas de mourir dans le sein de la tranquillité publique? cette terre qui s'entrouvre sous nos pas présente-t-elle la mort sous une face plus hideuse, que cet appareil de tristesse qui environne un malade prêt à quitter la vie? Ces richesses ensevelies sous la terre, sont des biens perdus, & l'on peut s'en passer: ces villes bouleversées sont des établissemens détruits, & qu'on peut rétablir. Mais la patrie souffre, elle

est dans les fers, un formidable ennemi la menace d'une ruine totale! Servez - la si vous pouvez, vos larmes énervent votre courage, & n'adoucissent ni votre fort, ni celui de vos concitoyens. Sont-ce bien les maux de votre patrie qui vous arrachent ces soupirs? vous ne craignez peut-être que pour vous & pour vos amis? La guerre vous fait trembler, parce que vous tremblés pour la perte de vos biens: quelques plaisirs retranchés, la crainte d'être réduit au nécessaire, un fils exposé, un époux qui combat pour son maître, voilà ce qui vous alarme. Vous pleurez les victoires de votre Maître, si elles vous ont coûté quelques parens ou quelques amis: ces milliers  
d'hom-



d'hommes, qui ont péri en laissant des veuves & des orphelins abandonnés à eux-mêmes; ne vous content pas une larme, vous en auriez donné un millier d'autres pour sauver ce qui vous est cher: vous parlez donc de maux, que vous n'éprouvés point. Ah qu'il y a d'injustice parmi les hommes, lorsqu'il s'agit du bien public! Où est-il ce vif intérêt qu'on doit prendre au bonheur de la société? où sont-ils ces efforts qu'on doit faire pour y concourir? Les hommes pour l'ordinaire rapportent tout à eux-mêmes; l'ambition, l'orgueil & l'avarice sont les tyrans qui les font penser, qui décident de leur attachement; la patrie seroit sans défense, si ces passions ne pou-

voient être affouvies en la servant; plus d'un citoyen est allé s'enivrer de plaisirs dans une indigne oisiveté, parcequ'il n'avoit ou point de passions à fatisfaire, ou qu'il avoit de ces sujets de plainte, qui ne dispensent jamais les citoyens des devoirs, qu'ils doivent à leur patrie. Que m'importe - t - il, leur entendez vous dire, que m'importe - t - il donc, que tel bien arrive à ma patrie, ou que tel mal ne lui arrive pas, en ferai-je plus heureux? Convient-il après cela à ces hommes de se plaindre des malheurs du monde, ou des malheurs de leur patrie, malheurs qui dans l'enchainement des événemens de ce monde, contribuent au vrai bien du genre humain. Ces grandes  
&

& tristes catastrophes, plus sensibles pour le commun des hommes, que ces maux ordinaires de la vie, les ramènent aussi avec plus de succès à leurs devoirs. Voyez les hommes dans des tems de crise, & vous verrez que la sagesse divine préside à ces événemens, où la bonté divine semble à des esprits ordinaires les abandonner à leur mauvais sort : pourquoi, tandis que l'orage gronde sur vos têtes, vous prosterner vous aux pieds des autels, n'est-ce qu'alors que la Divinité doit être invoquée ? quel cas peut-elle faire de ces prières & de ces vœux que la fraïeur arrache, que la fraïeur dicte ? Ce ne sont donc que les maux, qui vous rapellent celui qui fit & qui gouverne ce

monde? vous l'oubliés au fein de la prospérité, les bienfaits vous aveuglent, les petites adverfités de la vie ne font quelquefois aucun éfet fur vous, il vous faut des calamités publiques: c'est un remede contre la perversité des hommes.

Il est une forte d'hommes, qui se plaignent toujours; leur mécontentement s'exhale à chaque instant, il n'est rien qu'ils ne condamnent. On est assez décidé sur leur fujet, on convient assez de leur tort, & il ne feroit pas difficile de les en faire convenir eux-mêmes. Il est fans doute facheux pour eux, qu'ils trouvent si peu de fujets de plaisir & de contentement, mais demandés leur s'ils feroient fort aife de  
qui-

quiter la vie, & vous verrez que ce sont des gens, qui méprisent les richesses, & qui vendroient la justice s'ils le pouvoient. Ils aiment le plaisir & ne le trouvent nulle part, l'ennui les suit partout, avides de jouir, ils jouissent sans plaisir. Vous les voiez, au milieu des amusemens qu'ils recherchent, inquiets de ce qu'ils feront le lendemain: ils périssent d'ennui & tremblent pour l'ennui du jour suivant; trainant dans la société cet air chagrin & inquiet ils se hâtent de finir leur jour, ils vont porter de lieux en lieux un visage où la sérénité & la joie ne paroissent presque jamais; ils passent leur tems à s'ennuyer des plaisirs présens, à médire des plaisirs passés, & à désirer avec

inquietude des amusemens & des biens dont ils ne jouiront pas. Moralistes severes on les entend quelquefois mépriser la douceur de ces momens délicieux, que d'autres goutent avec tant de volupté. Je les ai vûs ces hommes mécontents & d'une humeur atrabilaire, empoisonner les plaisirs les plus innocens; ce sont des misanthropes qui se haïssent quelquefois eux-mêmes, parce qu'à force de s'occuper des maux de la vie, ils voient & leurs vices & leurs crimes: il leur faut de ces joies folles, de ces delires de raison pour interrompre leur inquiétude, & dissiper leur ennui. Quelle peut être la cause de ce mal? Ne la cherchons pas ailleurs que dans les vices, l'amour propre

pre & l'oïfiveté. En ramenant tout à eux-mêmes les hommes font de leur individu une triste idole, à qui ils voudroient que tout fut facrié: la trop bonne opinion, qu'ils ont conçue d'eux-mêmes, ne leur fait envifager dans tout ce qui leur arrive que l'injustice la plus criante, & dans tout ce qui arrive aux autres qu'une aveugle faveur; l'envie, ce monstre fils de l'amour propre, tourmente leur ame, ils ne voient dans la prospérité de leurs concitoyens que des fujets de peine, & leurs plus grands avantages perdent à leurs yeux tout le prix qu'ils ont, parce que leurs défirs vont au delà, & que leurs prétentions ne font jamais bornées. L'oïfiveté est une autre cause de cet humeur

meur atrabilaire, qui empoisonne les jours de ces hommes dont nous parlons; l'occupation est la mere du plaisir, elle étouffe la peine, & nous fait passer nos jours comme s'ils étoient filés d'or & de soie: malheur à celui qui est obligé de chercher mille riens pour remplir son tems, & pour oublier son existence! il trouve les jours bien longs & le cours des années bien rapide, parce qu'un long espace de tems nous paroît court, lorsque nous n'avons rien qui fasse foi du tems qui s'est écoulé, & qu'un court espace de tems nous paroît long, lorsque notre mémoire nous retrace encore l'impatience avec laquelle nous avons attendu, qu'il fut écoulé. Mille petits inconvéniens



niens de la vie échapent à qui sçait s'ocuper, & le plaisir est délicieux après le travail, parcequ'il est acompagné de ce sentiment intérieur, qui aprouve ce que nous faisons, & parce qu'il n'a rien perdu par une continuelle habitude. Celui qui aime les hommes, qui s'humilie souvent, qui s'occupe beaucoup ne sçauroit ni s'ennuier, ni se plaindre de sa situation. Il arrive du bien à des personnes que je connois, elles échapent à de violentes maladies, & à des dangers pressants, elles prospèrent, quel sujet de joie pour mon ame ! elles ont besoin de mon secours, quelle fortune pour moi de pouvoir leur être utile ! je ne jouis pas des avantages qu'elles possèdent, mais je sens que je  
ne

ne les merite pas & que je puis m'en passer, je les aime trop pour leur envier des biens, que la Providence m'a refusés, je les estime trop pour condamner la fortune plus liberale envers eux qu'envers moi, je fais trop peu de cas de mon merite pour me plaindre de mon sort: je passe mes jours dans l'étude, je vois les progrès & le bien que je fais, je mêle à mes occupations des momens de distraction, je les donne à la société: l'amitié, les plaisirs innocens de la vie, quelquefois l'amour, viennent porter la joie dans mon ame, mes jours s'écoulent dans la paix & dans l'innocence, ma carrière s'acheve sans que j'aie éprouvé que la vie soit trop longue pendant que je contoïs de vivre  
en-

encore, ou qu'elle fut trop courte à présent que je me vois à ma fin.

Ce que je viens de dire n'est point pour condamner l'ennui, qu'on éprouve quelquefois dans le sein des sociétés les plus courues : il n'est pas possible à un homme sage de goûter ces propos usés, qui reviennent toujours :

On a jetté du ridicule sur les conversations sçavantes, même sur les conversations utiles : on a substitué au pédantisme du siècle passé la médifance & la futilité : n'y auroit-il point de milieu entre ces extrémités ? si c'est un abus que *de faire de l'esprit & de parler sentiment*, comme on s'exprime assez ridiculement, n'est-il pas cent fois plus triste de voir, qu'un jeune homme puisse fréquen-

quenter le plus grand monde, sans apprendre à penser ? quelle éducation pour les jeunes gens, que celle du monde d'aujourd'hui ! on n'y apprend pour l'ordinaire que ce qu'il est bon d'ignorer. Qu'importe-t-il en effet de danser avec grace, de jouer de plusieurs instrumens, d'avoir l'art d'entretenir la société des propos les plus frivoles, si ces légers avantages sont accompagnés de vices, si l'on ignore ce qu'il est essentiel de sçavoir ? On voit souvent des hommes, qui amusent bien peu la société où ils vivent : l'esprit & le bon sens ne se trouvent pas dans ces folies d'une imagination peu réglée, dans ces histoires de ville ou quelque honête homme pâtit toujours, dans

dans ces remarques malignes sur la conduite des autres. Si l'ennui vous dévore dans ces sociétés je vous en félicite : mais vous êtes bien à plaindre s'il vous suit partout. On peut l'éviter, & il n'est pas difficile de trouver du plaisir dans la société de quelques hommes.

Que dirons nous de ceux qui pour donner plus de couleur à leur mécontentement, ne cessent de parler contre les égaremens & les vices du Siècle ? ils grossissent les objets, les foiblesses des hommes leur paroissent des vices, & les vices des crimes : ils imputent à la perversité du cœur de l'homme des actions, qui toutes vicieuses qu'elles sont, ne sçauroient être attribuées qu'à ces mo-

H mens

mens malheureux que les passions font naître. Mais sans excuser ou justifier ici les hommes, ces censeurs de l'humaine nature de quoi pourroient-ils se plaindre ? Est-ce à la Divinité elle-même qu'ils en veulent, lui oseroient-ils reprocher d'avoir donné l'existence à des vicieux, ou bien est-ce aux hommes qu'ils s'en prennent ? Quel peut être leur but dans les plaintes qu'ils font à ce sujet ? Est-ce le malheur des créatures humaines, qu'ils veulent prouver, & qu'ils oseroient imputer à l'Etre souverainement parfait ? Je n'ai garde de me persuader que leur aveuglement & leur témérité puissent aller aussi loin : je me persuade plutôt, qu'ils n'accusent que les hommes des crimes

mes & des vices qui regnent dans la société, mais qu'ils songent donc que ces maux peuvent être évités, & qu'ils le feroient toujours, si les hommes aimoient davantage leurs véritables intérêts.

Il y a des hommes vicieux, j'en conviens, il y en a qui sont capables de tous les crimes: si vous en doutez regardés nos loix, & nos codes, monuments éternels de notre honte, vous y verrez à chaque ligne la preuve de ce que je vous dis, vous y trouverez qu'il a fallu forcer notre parole, parce qu'on ne pouvoit s'y fier, vous y trouverez que c'est moins à votre bonne foi qu'à votre feing qu'on s'en raporte. (\*) Il est

H 2

au-

(\*) O turpem humano generi nequitie ac fraudis publicæ confessionem! annulis nostris, plus quam animis creditur. *Seneca de Benef. L. 3. l. 3.*

aujourd'hui d'usage dans le monde de prendre ses précautions, c'est à dire qu'il est d'usage de supposer les hommes capables des crimes que la loi condamne.

Les mechants, il est vrai, sont à redouter, mais ils le sont surtout pour ceux, qui craignent beaucoup pour leur reputation, pour leurs biens, & pour leur vie. On se trompe souvent si l'on s'en raporte aux visages étudiés: il y a des hommes qui ont les dehors de l'humanité, tandis que leur ame n'a rien que d'inhumain: mais le mal que les mechants peuvent nous faire est un mal bien léger: on doit s'en douter, le prévenir si l'on peut, & penser à son devoir. Je ne nierai point, qu'il n'y ait des hommes, qui semblent être



être nés pour nuire: il y a mille choses dans la vie humaine, dont on ne sçauroit porter de plaintes devant les tribunaux, & qu'il faut souffrir patiemment: il y en a de plus facheuses encore, dont on ne sçauroit même se plaindre devant les hommes les plus équitables: il est de ces tours étudiés, que la mechanceté la plus noire enfante, & qui sont souvent couverts du voile de la justice & de la religion: il est de ces coups de poignard enfoncés avec adresse, il est de ces discours empoisonnés, où la franchise, le zele pour le bien public, l'amour de la verité & l'attachement à la religion semblent se le disputer, & où il n'y a que de la mechanceté. J'ai vû bien des hommes avoir tous les avantages

des procédés, avoir pour eux la voix publique, tandis que dignes du plus souverain mépris, ils m'inspiroient une espece d'horreur. Il y a même des services dangereux, mais ces maux & ces inconveniens n'en font que pour ceux qui les font souffrir.

Plus de vertus dans cet Univers nous rendroit plus heureux, je l'avoue, mais tachons surtout d'être vertueux nous-mêmes; l'exemple est la premiere de toutes les leçons, il instruit mieux que les préceptes, les conseils, les reproches: le vice est obligé de se cacher lorsqu'il aperçoit l'éclat de la vertu, & s'il commence à craindre de paroître au grand jour, on a beaucoup gagné sur lui, un homme qui a honte de ses

ses vices a fait le premier pas vers la vertu. Ceux qui condamnent les hommes avec tant de severité ont leurs vices, & plus condamnables souvent, que ceux dont ils ne cessent de grossir les fautes, ils cachent quelquefois sous les dehors d'une vertu pure les sentimens les plus bas & les plus rampans; ces juges severes, qui ne pardonnent rien, appellés à être jugés, n'auroient de ressource que dans une aveugle clemence: il y a des vertus dans ce monde, que ne leur causent-elles autant de joie, que les vices des hommes paroissent leur causer de peine? mais leur mécontentement est moins l'effet d'un amour décidé pour la vertu, que l'affreux plaisir de condamner les autres.

Si je ne puis disconvenir de l'existence de ces maux, il me semble pourtant trouver dans l'homme un fond de vertu, qui l'emporte sur ses vices : il y a toujours un bon côté pour les hommes, qui paroissent le plus coupables : si on ne peut les justifier on les excusera, & si on ne peut les excuser on diminuera du moins leurs fautes. Il n'est pas nécessaire d'employer pour cela le mensonge, l'imposture, ou ces ressources plus connues dans le barreau, que par tout ailleurs ; il suffit de juger les hommes comme on jugeroit un ami, qu'on souhaiteroit de trouver innocent. La legereté des uns, l'ignorance des autres, la passion de ceux-ci, la seduction à laquelle ceux-là  
ont

ont été exposés, les maux, les distractions, les bonnes intentions de quelques uns, dans quelques autres l'espérance de ne pas nuire, sont autant de raisons, qui peuvent combattre pour ces hommes, que vous voudriés condamner, & que je voudrois pouvoir absoudre. Il n'est rien de si affreux, que ce penchant de quelques hommes à supposer dans les autres des motifs odieux, & à tirer de leur conduite des conséquences funestes à leur reputation, à leurs mœurs, ou à leur religion. Qui ne sçait que les hommes sont inconséquens ? combien de fois ne nous arrive - t - il pas de dire, que ce n'étoit pas là notre intention, songeons donc que tous les hommes peuvent en dire,

autant: que nous sommes coupables, lorsqu'élevant notre tête altière nous jugeons & nous condamnons les hommes! ignorant presque toujours les circonstances, où ils se sont trouvés, nous devrions au moins suspendre notre jugement; il n'est point de raisons, pas même de prétextes pour nous donner un droit, que le dernier des hommes, c'est à dire le plus coupable, peut nous contester. Envisageons les choses autrement qu'on ne le fait dans le monde, gardons nous de condamner si facilement ceux que nous voïons agir, contre des principes que nous regardons comme certains: une mauvaise action ne prouve pas un mauvais cœur, comme une bonne action  
ne

ne prouve pas un bon cœur; on jette la pierre à ces hommes, que la voix publique a condamnés, sans se souvenir qu'il n'est rien de si trompeur, que les apparences & les jugemens du peuple: tel qui ne ravit jamais le bien des autres, mais qui fit cent fois pis, dort en paix tandis qu'on conduit au suplice, un homme coupable il est vrai d'un crime, mais peut-être capable des plus belles actions: il est peut-être peu d'hommes expirés sur l'échaufaut, qui n'aient eu plus de mérite & plus de vertus, que tant d'hommes qui pendant tout le cours de leur vie n'ont eu à redouter ni la voix du public, ni le bras seculier. Ce brigand, qui périt dans les plus affreux suplices; a-t-il fait plus  
de

de mal, que cette foule de débauchés, qui privent leur patrie d'un grand nombre de citoyens, que cette foule de médifants & de calomniateurs dont les sociétés sont infectées, que cette foule de gens, qui ont levé des mains sacrilèges contre les autels, que ces hommes qui se plaisent dans le mal, qui se repaissent du sang d'innocentes victimes, qui se permettent tant d'actions secrètes qui font horreur ?

Les hommes envisagés dans un certain point de vûë, peuvent paroître quelquefois infiniment plus méchants, qu'ils ne le sont réellement. Si on ne veut en juger que par quelques actions, que par quelques désirs, que par quelques discours on les trouvera



ra coupables des crimes les plus noirs. Pour nous en convaincre observons les hommes, qui vivent en société avec nous, mais observons les lorsqu'ils sont animés de leur passion dominante, lorsque cette passion les fait agir : devenus esclaves de cette espèce de rage un voile épais couvre leurs yeux, la raison ou ne parle plus ou n'est plus écoutée, les sentimens d'honneur, de probité, de religion écartés pour quelques instans ne laissent à l'homme, que le sentiment de sa passion : ce n'est pas ici le lieu d'expliquer comment ces révolutions se passent dans notre ame, cela seroit trop abstrait pour le but que je me propose, il suffit de les indiquer pour expliquer, comment il est possible

ble de grossir infiniment les vices des hommes. J'en ai vû plusieurs remplis des sentimens les plus dignes d'une ame raisonnable, joindre à une veritable pieté mille vertus de societé, être amis des hommes, les servir avec plaisir, mais cesser d'être gens de bien lorsque leur amour propre étoit choqué, ou que leur fortune sembloit exiger quelques sacrifices. Un homme qui n'est point méditant deviendra calomniateur, s'il s'agit de quelqu'un qui a pu blesser sa vanité, on le voit tous les jours. Si l'on ne veut juger des hommes que par ces cas assez rares, on en trouvera bien peu, qui ne soient dignes d'un souverain mépris. La jalousie, l'orgueil, l'avarice, l'envie, sources de tant de mau-

mauvaises actions, qui viennent ternir nos vertus, sont des vices qui comme autant de breuvages empoisonnés ofusquent de tems à autre notre entendement, & nous donnent des intervalles où nous paroïssons bien méchants. Nous nous permettons alors & des désirs & des actions, que nous aurions en horreur si nous étions de sang froid: ces passions enivrent l'ame, gardons nous donc de les irriter dans les autres, & ne jugeons pas les hommes, lorsqu'ils sont si peu les maîtres de ce qu'ils font: du moins ce n'est pas à nous qu'il convient de le faire. Un homme qu'une passion bien vive anime, ressemble assez à un homme dont le cerveau est troublé: trainera-t-on de-

devant les tribunaux un furieux, qui ne sçait plus ce qu'il fait? Les hommes ont dans la vie bien des momens de fureur & d'aveuglement.

Se plaindra-t-on de l'impunité des vices? j'avoue que les peines & les suplices peuvent contribuer à rendre les hommes vertueux: il est sans doute à souhaiter, que la clemence & l'indulgence ne viennent point à l'appui des passions, mais quand il arrive qu'un méchant échape à la peine qu'il a si bien meritée, quel mal peut-il nous en revenir? d'ailleurs s'il est à l'abri des poursuites, il ne l'est jamais des remords: le danger, tout éloigné qu'il est, paroît bien près au méchant, il est dans  
la

la nature (\*) qu'il détruise lui-même l'impunité qui nous revolte. Admirables voies de la Providence, elle a sçû atacher à toutes nos actions un secret jugement, que nous avons bien de la peine à éviter.

Mais, me dira-t-on sans doute, il résulte pourtant de ce que vous venez de dire, qu'il y a des hommes malheureux, quand ce ne feroit, que les vicieux qui le fussent: & c'est ce que je n'ai jamais nié: j'ajouterai seulement, que ce qui fait le malheur de ceux, qui se livrent aux crimes & aux vices, ce ne sont point les suites que ces crimes & ces vices entraînent naturellement après eux

pen-

(\*) Tuta scelera esse possunt, secura non possunt.  
*Seneca ep. 97.*

pendant tout le cours de la vie : au contraire ces fuites qui semblent facheuses , & qui ne le font point , servent de remedes aux maux aux quels les hommes se sont exposés volontairement. L'infamie, un de ces épouvantails que les sociétés ont inventés pour leur fureté, ces marques extérieures de l'indignation publique, ces flétrissures sont autant de moiens propres à détruire un mal, qu'il est inutile de combattre avec des armes ordinaires. Un criminel trop heureux de servir d'exemple à ses concitoyens , & de trouver les moiens les plus efficaces pour revenir de ses égaremens, doit regarder la severité de la justice, comme ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux : on met  
une

une fin à ses crimes, qui auroient peut-être duré plus longtems, on le met dans une situation si propre à faire renaitre en lui ces sentimens de vertu, qui ne sont jamais entierement étouffés. Ceux qui voient dans leur famille des sujets d'ignominie doivent être citoyens : il n'est plus de liaison lorsqu'il s'agit de l'intérêt public, & de l'intérêt de la vertu : je les plains, mais dans leur affliction ils ont des ressources, & ce qui leur arrive n'est ni sans consolation, ni un grand mal, ni un mal qui les prive des biens dont ils jouissent. Sensibles aux veritables avantages de ceux, qui leur sont chers, ils doivent voir avec joie la main de la justice s'armer contre des hommes, pour qui la

clemence feroit le plus funeste de tous les dons. Plût au ciel que ces vices, ces actions, & ces penchans, qui ne conduisent point au suplice, mais qui sont aussi infames que les crimes les plus détestés, eussent à redouter des chatimens aussi severes. Bien loin donc de plaindre ceux, qui se sont attiré plusieurs maux par leurs déreglemens, il faudroit, si on aimoit veritablement les hommes, souhaiter que les peines acompagnassent ou suivissent du moins toujours les vices ainsi que les crimes. Un homme qui dort en paix, & qui se voit au dessus de la censure & des chatimens, est bien à plaindre s'il n'est vertueux: mais il est peu de vicieux, peut-être n'en est-il point, qui puisse



puisse se flater de cette tranquillité dangereuse, ou plutôt qui soient assez malheureux pour l'obtenir. Tôt ou tard il s'élève dans leur ame un secret tourment; plus triste mais en même tems plus efficace que les suplices les plus cruels : il vient lever le voile, rompre le charme, offrir à l'homme un secours salutaire : aussi les suplices ne sont-ils utiles à ceux qui les souffrent, que parce qu'ils éveillent en eux les remords, & les corps de justice, qui font périr les coupables, avant que ces remords aient pour ainsi dire purifié leur ame, se rendent responsables d'ôter à ces malheureux les ressources, que la Providence leur ménageoit. Ce ne sont pas les remords, qui font le mal-

heur de ceux qui les éprouvent, car ce sont les crimes & les vices auxquels ces hommes se sont livrés qui les ont rendus malheureux : ces mouvemens d'une conscience alarmée sont le plus grand de tous les biens, & la preuve la plus certaine qu'il est un Dieu, & que ce Dieu est bon.

Ce sont donc les hommes qu'il faut acuser des maux qui leur arrivent, s'ils ne cherchoient eux-mêmes à troubler leur repos, ils trouveroient avec peine un instant de déplaisir : mais malheureusement il n'est rien qu'ils ne fassent pour rendre leur sort déplorable. Pourquoi, artisans laborieux de leurs propres maux, voient-ils à leurs yeux leurs foiblesses & leurs vices

ces? que n'écoutent-ils ce précepte de la sagesse, qui nous conseille de chercher à connoître soigneusement, ce qu'il y a de plus mauvais en nous? malheur à celui qui ne peut pas rentrer souvent en lui-même, mais plus malheureux encore celui qui ne l'ose pas. Les hommes en s'aveuglant sur leur propre sujet, se creusent des précipices, & se plaignent après cela d'y être tombés: ils se dissimulent à eux-mêmes & leurs défauts & leurs vices; ils seroient peut-être vertueux, s'ils ne se flatoient pas de l'être; ils se perdent autant, pour ne pas dire beaucoup plus, par la bonne opinion qu'ils ont conçue d'eux-mêmes que par les éloges & les flateries de ceux

avec qui ils vivent. Combien peu d'hommes, qui osent se dire la vérité! combien peu qui encensés par la foule, ne s'encensent pas beaucoup plus eux-mêmes, ils tendent les bras à l'assassin, ils apuient la main qui leur porte le coup mortel. Si juges severes de leurs mœurs, de leur conduite, de leur caractere, ils s'avouoient à eux-mêmes leurs foibleffes & leurs vices, ils n'attendroient pas si longtems à s'en corriger.

Tout ce que je viens de dire prouve, si je ne me trompe, que les hommes ont tort de se plaindre des maux de la vie: je prouverai encore, que les biens dont ils jouissent sont des biens qui meritent toute leur reconnoissance,

ce, & que ceux qu'ils désirent ne sont que des avantages dont ils peuvent se passer, & souvent ce que la Providence leur a refusé, parce qu'elle les aimoit. L'homme est heureux.

Pour peu qu'on réfléchisse sur soi-même, on sentira le prix de son existence: ce bien si précieux ne sçauroit perdre de son prix ni par les douleurs les plus aiguës, ni par les chagrins les plus cuisants. On ne pense pas assés à ce que c'est qu'exister, & l'homme acoutumé à jouir de la vie oublie bientôt qu'il existe. Je ne sçais, mais j'éprouve en pensant au néant une espece de frémissement; si tous les hommes conviennent, que cesser d'exister pour être anéanti, est

de tous les maux qu'on pourroit redouter le plus terrible, quel bien que la vie ! On a vû les hommes de tous les fiecles se consoler dans les plus grandes adversités, & à la vûë de la mort par l'idée flateuse de l'immortalité : l'existence est ce premier bien auquel nous aspirerions, s'il étoit possible de désirer avant que de naître. Un homme raisonnable ne demande pas que sa fortune soit l'éfet d'un miracle, il ne fouhaite que de voir les obstacles en état d'être combatus, il ne fouhaite que de se trouver le maître de meriter quelque chose par ses éforts : une ame raisonnable demanderoit-elle autre chose que de naître, si avant que de venir en ce monde elle pouvoit

voit désirer? Lorsque les hommes sont parvenus aux grandeurs, ils commencent par les mépriser, ils voudroient persuader aux autres, que ces honneurs leur sont à charge, & que la médiocrité a des charmes pour eux: qu'ils feroient honteux, si on leur ofroit les moyens d'obtenir les biens, qu'ils vantent, & de perdre ce qu'ils méprisent! Bien loin de chercher les uns & de quitter les autres avec plaisir, cette médiocrité feroit pour eux un sujet d'alarmes, on les verroit devenir criminels pour conserver des honneurs, qu'ils faisoient semblant de mépriser: il en est de même de la vie, celui qui se plaint le plus, la conserveroit à tout prix: la vie est donc un bien, &

nous

nous le sçavons sans en convenir. Avec quelle attention le mal le plus léger ne nous fait-il pas consulter nos Esculapes? que de soins lorsque le plaisir ne nous aveugle pas, pour nous garantir d'une mort trop prompte! quelques instans, quelques jours de plus nous paroissent un bien, & la vie seroit un mal! Ecoutés les soupirs de ce mourant, que ne donneroit-il pas pour renaître! un monde où il seroit infiniment moins heureux, qu'il ne l'a été, ou plutôt qu'il ne croit l'avoir été dans celui qu'il va quitter, lui paroîtroit un objet de désir.

Mais, dit-on, la brieveté de la vie est telle, que la vie ne sçauroit être un bien: ce court espace de tems semble n'avoir été donné aux  
hom-



hommes, que pour leur causer la peine de mourir : étrange raisonnement ! peut-on se plaindre de la brieveté de la vie, & nier que la vie soit un bien ? d'ailleurs qu'est ce que cette prétendue brieveté, éternel sujet de froides déclamations ? la vie n'est ni longue ni courte à envisager les choses dans leur véritable point de vûe. L'existence éphémère de ces petits animaux a sa brieveté & sa durée comme celle de l'homme : l'animal dont l'existence est bornée à l'espace de tems, qui s'écoule entre le lever & le coucher du soleil, vit longtems s'il n'expire qu'à la fin du crepuscule, il vit peu s'il meurt lorsque le crepuscule commence à paroître. Le vermisseau, dont la naissance & la

la mort se touchent de si près, gagnera - t - il à vivre un instant de plus ? aprouverions nous ses desirs, ou plutôt ses murmures, s'il pouvoit se plaindre de la brieveté de son existence ? Cependant c'est à prolonger nos jours, que tous nos vœux se réunissent : une longue vie est ce que nous souhaitons à tous nos amis, & ce que nous nous souhaitons à nous-mêmes : prolongez vos jours tant que vous voudrés, si l'immortalité ne vous a pas été destinée, vous ne gagnerez rien : le moment de partir arrivera, & lorsqu'il est arrivé la vie la plus longue ne paroît qu'un songe ; quelque courte qu'elle soit, elle suffit à qui veut bien sçavoir pourquoi il est en ce monde. Quand  
on

on fait réflexion aux fatigues, aux maladies, aux distractions, au tems perdu dans le sommeil, à l'état de l'enfance on sent que le vieillard le plus décrépit a peu vecû, mais que celui là seul a passé assez longtems sur cette terre, qui a tiré de son séjour ici bas le fruit qu'on en peut retirer. Mettez vous en état de n'avoir rien à redouter, vous verrez que l'homme peut vivre sans désirer & sans craindre la mort. La vie est un voïage; ainsi qu'assis sur un batteau on voit les arbres & le rivage fuir loin de soi, de même dans le cours rapide de nos jours, nous voions passer après notre enfance notre jeunesse, & l'âge mûr où nous sommes arrivés. On ne sçait ce qu'on souhaite

haite en désirant de vivre longtemps: quand on est aveugle, on est heureux d'avoir un conducteur, mais l'avenir est caché à nos yeux, laissons donc à la Providence le soin de nous y conduire.

Ce n'est pas là le seul désir, que l'erreur a fait naître: combien d'autres que les hommes forment tous les jours faute de vouloir connoître ce qui contribue réellement à leur bonheur! on ne connoît pas l'homme, ou on ne l'aime pas, lorsqu'on lui souhaite tout ce qu'il désire; ce feroit le punir que de le mettre au comble de ses vœux. Jettons un coup d'œil sur les différens objets des désirs humains, il ne faudra pas beaucoup d'efforts

forts pour convaincre tout homme raisonnable, de la vérité de ce que j'avance.

On trouve des hommes, qui désirent la force & l'adresse de certains animaux : c'est la légèreté des uns, l'impétuosité des autres, la durée de ceux-ci & la vue de ceux-là qu'ils regardent comme des avantages dignes d'envie. Ils voudroient trouver comme tous les animaux leur nourriture toute préparée : leur indolence & cet amour enraciné de l'oïveté leur font désirer cette sécurité, où vivent les animaux faute de besoins dont nous pouvons nous glorifier. Ils ambitionnent la perte de ces privilèges, qui les mettent si fort au dessus des brutes, & à qui ils doi-

K

vent

vent l'empire qu'ils exercent sur eux. Tristes raisonneurs faites parler le monde de vos étranges erreurs, préférés la vie animale à ces raïons de lumiere, dont notre ame est éclairée, votre esprit misanthrope apprend aux hommes, qu'il en est de la philosophie comme de tous les biens de la vie, qu'elle est un poignard dans les mains d'un insensé.

Ce n'est pas tout, les choses les plus opposées à la nature humaine font quelquefois l'objet des désirs de l'homme : une vie sans fin, la connoissance de l'avenir, & que n'entre-t-il point dans le cœur des hommes ? Encore si la raison étouffoit dans leur naissance ces désirs, que produit en eux l'aveuglement : mais ces désirs toujours présents  
à leur

à leur esprit les occupent pendant tout le cours de leur vie, ces désirs ne sont interrompus que par les plaisirs, & ces désirs lorsqu'ils ne peuvent être satisfaits arrachent des murmures. On diroit à entendre parler les hommes, que ce monde n'est l'ouvrage que d'une Puissance avare de ses dons; tout manque à qui se livre à ses passions, à ses préjugés, à ses erreurs, & tout abonde pour qui suit les lumières de sa raison, la voix de la nature, & les leçons de la sagesse.

Tandis que notre orgueil abaisse à nos yeux nos égaux, la bassesse de nos sentimens nous fait mettre le genre humain au niveau des créatures les moins parfaites: ce même esprit qui nous

fait tant prifer les foibles avantages, que les uns ont fur les autres, rabaisse ceux que les hommes ont de commun. Voir ce n'est rien, mais voir beaucoup plus loin que les autres, c'est un avantage réel : ce que tout le monde a comme nous, est un bien dont nous ne faisons aucun cas : étrange aveuglement ! qu'en arriveroit-il si nous avions des sens plus parfaits ? je sçais bien que si notre vûë portoit plus loin, nous distinguerions mieux les objets éloignés : que si notre ouïe étoit plus fine, avertis d'un danger prochain nous éviterions quelquefois la surprise. Mais en revanche que d'inconveniens attachés à des organes plus délicats ! ce sont les hommes dont les or-  
ganes



ganes font les plus grossiers, qui ont la fanté la plus afermie: que nous ferions à plaindre, si distinguant les plus petits objets, nous ne trouvions dans toute la nature, que des figures dont la surface nous rebutat; si distinguant les sons les plus foibles, nos oreilles étoient continuellement frappées d'un bruit sourd, qui nous empêchat de réfléchir! si des hommes doués d'une plus grande sensibilité d'organes étoient dans un monde, où tout fut analogue à leurs sens, tout reviendrait au même: un homme qui a l'ouïe très fine n'a aucun avantage sur celui, qui l'ayant plus dure se trouve à proportion plus près de l'endroit, d'où le son part. Celui qui souhaiteroit des sens plus parfaits,

fans que rien fût changé dans le cours ordinaire de la nature, désireroit des maux qu'il ne sçauroit fuporter : & celui qui désireroit un autre Univers pour avoir des sens plus parfaits, ne penseroit pas que tout étant relation, les circonstances se trouvant changées à proportion, il ne gagneroit rien.

Ne nous imaginons pas, que nous soïons des créatures fort imparfaites : je serois tenté de demander à ceux, qui ne voient dans tout ce qui est humain que foibleffes & imperfections, ce qu'ils entendent par imperfection : ils me diroient sans doute, que ce sont les bornes prescrites aux facultés & au pouvoir des créatures humaines, qui les rendent imparfaites, sans songer qu'ici encore

core il ne s'agit que de relations. Une vûë n'a de perfection, qu'eu égard aux objets qui doivent être aperçus : sa perfection consiste donc à avoir de certaines bornes, mais non pas à n'en point avoir. Tout est parfait dans le physique, tout ne l'est pas dans le moral, mais cela depend des hommes & doit en dependre : car il n'est point de perfection morale sans la volonté libre de l'homme. Au lieu de nous plaindre d'avoir un corps si facile à s'user, voions si notre ame n'est pas fouillée de vices, & notre esprit imbu d'erreurs & de préjugés : maitres de nous corriger des uns, & de suppléer aux autres, passons les jours & les nuits à dompter nos passions, & à éclairer notre esprit.

Que diroit-on d'un Souverain, si au lieu d'apaiser les rebellions, de faire fleurir le commerce & les arts, il se bornoit à désirer des villes mieux decorées, & ne s'occupoit qu'à batir des palais pour trainer de lieux en lieux son oisiveté & sa foiblesse.

Mais, disent encore ces mêmes hommes, si au moins notre fanté toujours affermie, notre corps toujours sain & robuste laissoit à notre ame une entiere liberté d'agir, jusqu'au dernier moment de la vie: si au moins nos organes ne s'afoiblissent pas insensiblement, si les tresors, que l'esprit a amassés dans le courant de la vie, ne devenoient pas enfin inutiles, nous verrions & la mort & la brieveté de la vie sans crainte & sans

sans peine : il est bien triste de quitter la vie après avoir perdu tous les avantages, qu'on avoit acquis. Quel langage, justes Dieux ! examinons le pourtant de plus près. Le corps s'afoiblit, les organes perdent leur activité, la memoire commence à manquer ; on ajoute, le fruit des veilles & les connoissances acquises avec tant de peine deviennent inutiles, l'homme meurt enfin dénué de tout ce qu'il avoit de précieux : *Turenne* s'il avoit vieilli seroit mort sans avoir pû combattre, & *Newton*, s'il eut vecû 20 ans de plus, ignorant peut-être les verités qu'il avoit découvertes, quelle perspective pour l'homme ! Je pourrois me contenter ici de repondre, qu'il vaut bien

mieux avoir été un *Turenne*, un *Newton*, & mourir après avoir cessé de l'être, que de n'avoir jamais existé, puisqu'un bien ne sçauroit cesser d'être un bien, par la raison que sa durée est bornée à un certain espace de tems. Mais il y a plus, qui nous a prouvé que l'inactivité des fonctions animales suppose celle des fonctions de l'ame? qui nous a dit, que la foiblesse des esprits animaux suppose celle de l'ame, que la perte de la memoire, je dis plus, les rêveries d'un vieillard prouvent la foiblesse de son ame? Cette ame qu'enferme un corps afoibli jouit de toute sa vigueur, mais elle manque de moiens pour le témoigner par des actions extérieures; il est tems de partir, l'instru-

trument qui a servi assez long-tems est usé, il faut le quitter: un vieillard est un homme, qui commence à rompre le commerce qu'il avoit avec les autres hommes, il ne les entend plus qu'à demi, bientôt il ne les entendra plus du tout. Ce bras qui a combattu vaillamment est devenu foible, il devoit le devenir: une machine à l'abri des injures du tems est une chose impossible: quand notre corps pourroit conserver toute sa force jusqu'au dernier moment de la vie, il seroit peu raisonnable de le souhaiter, cela ne feroit qu'augmenter nos peines à l'instant de la mort, cela changeroit en morts douloureuses & violentes ces morts douces & tranquilles, où le flambeau de la  
vie

vie changé en lumignon s'éteint insensiblement, cela troubleroit cette sérénité d'ame, ces réflexions qui occupent l'homme qui finit sa carrière. Si tout périt avec le corps, si un autre ordre de choses, un autre monde ne succede pas à celui-ci, qu'il est heureux pour nous de ne pas sentir en mourant tout ce que nous perdons ! mais si un autre monde existe après celui-ci, il n'est pas possible que l'ame s'y rende dépouillée de tous ses avantages : si l'esprit, qui vit en nous, subsiste après la mort, se pourroit-il qu'ayant la force de subsister sans le corps qu'il animoit, il perdît par l'afoiblissement des organes les biens précieux qu'il avoit acquis ? se pourroit-il qu'après le developpe-

pe-



pement qui s'est fait, il fût de nouveau enféveli dans les tenebres? se pourroit-il que ce degré de raison, que l'étude nous a procuré, que ces inclinations vertueuses que la religion nous a inspirées fussent détruites, lorsqu'il ne nous manque que le moien de nous communiquer aux vivans? non, nous ne perdons avec la vie, que ce qu'il nous importe peu de conserver: les loix immuables de la nature ne scauroient être des loix barbares, pourquoi donc nous plaindrions nous, pourquoi désirerions nous ce que la nature & son auteur, c'est à dire ce que la souveraine Bonté nous a refusé?

Si l'on demandoit pourquoi nous sommes assujettis au sommeil,

meil, à la nécessité de reparer continuellement nos forces, à celle de nous couvrir; pourquoi nous avons des besoins & des désirs quelquefois si difficiles à conten-ter, si dis-je on demandoit pour-quoi les choses sont telles que nous les voions, tandis qu'elles pour-roient être plus conformes à nos désirs, nous aurions un grand nom-bre de raisons à alléguer; mais en manquaissions nous, il nous fe-roit aisé de fermer la bouche à ces gens, qui se permettent tant de questions téméraires & tant de jugemens frivoles. Si la foi-blese de notre vûë nous empê-che de connoître toute la beauté de cet Univers, ce que nous en voions, ce que nous en sçavons suffit pour nous assurer que tout est bien:

bien : une confusion aparente est pour des yeux plus clair-voyants un ordre admirable. Tous les jours on voit les grands politiques inexplicables dans leur conduite, on diroit qu'ils heurtent le sens commun, plus sages cependant que de subalternes censeurs, ils conduisent au port au milieu de l'orage & des vents déchainés le vaisseau, qui leur a été confié. Mais ce monde est l'ouvrage de Dieu même.

Un désir moins coupable est celui qui anime ces esprits curieux, ces hommes livrés tout entiers aux sciences & aux arts : ils voudroient ne rien ignorer, quelques bornes qu'on voulut prescrire à leurs lumieres, ces bornes seroient toujours trop étroites,

s'ils

s'ils concevoient quelque chose au delà, ils feroient bien plus sages si jouissant de ce qu'ils peuvent obtenir, ils destinoient à leur veritable usage les connoissances, qu'ils ont acquises. Il y auroit sans doute un plus grand avantage à connoitre mieux & à connoitre plus, c'est à dire à augmenter l'étendue & la certitude de nos connoissances: mais cet avantage doit être borné à un certain degré, la nature des choses le demande ainsi. D'ailleurs celui qui désire de s'éclairer, en trouve toujours le moien, il n'est aucune étude où les hommes aient fait tout ce qu'ils peuvent faire, on voit tous les jours & les philosophes & les artistes pouffer leurs recherches au delà du point, où l'on est parvenu

venu de leurs jours, & le terme prescrit à leurs efforts, n'a été atteint par aucun d'eux. Pour ceux qui rabaiſſent le prix des connoiſſances humaines par la raiſon qu'elles ſont bornées, qui forment des deſirs vagues & aveugles, au lieu de ſe plaindre de la foibleſſe & de l'incertitude de nos lumieres, ils devroient ſe reprocher de faire ſi peu de cas des treſors de l'eſprit, de juger ſur les apparences, de combattre ſi foiblement les préjugés de leur tems, de faire de ſi foibles efforts pour ſ'inſtruire: que ne ſçavent ils tout ce qu'ils auroient pû ſçavoir, ſi continuellement occupés du deſir de perfectionner leurs mœurs & leurs talens, ils avoient paſſé les nuits & les jours dans l'é-

L

tude

tude de la verité & de la sagesse! Un homme sage reconnoit les bornes, qui lui sont prescrites, & il ne se plaint pas de ne pouvoir les franchir: que dirons nous de ceux qui ne les connoissant pas, murmurent de sçavoir qu'il y en a? Insensés vous formés des desirs & vous restés oisifs: vous ressemblés au laboureur, qui sans toucher à sa charue demande aux Dieux une recolte abondante.

J'entends tous les jours les hommes mépriser les plaisirs de la vie: la chaire retentit de ces maximes, les conversations rebatent ces propos usés, ce sont les dégouts qu'ils traient après eux, c'est la difficulté d'en gouter de veritables c'est leur brieveté qu'on se fait un devoir d'exagerer: ils courent ce-  
pen-

pendant après ces biens, & honorent par leurs défirs, ce qu'ils ont méprisé par leurs propos: leur conduite & leurs discours, leurs défirs & leurs maximes en perpétuelle opposition ne laissent point de doute sur leur véritable façon de penser: Ce sont des gens qui las & fatigués des plaisirs en medisent à leur aise, jusqu'à ce que les forces reviennent pour ranimer des défirs éteints. S'il est effectivement vrai, qu'aucun plaisir de la vie ne les flatte ni assez vivement ni assez longtemps, c'est qu'ils entendent mal leurs intérêts, le plaisir demande à être menagé, il ne faut pas en abuser: nos sens sont bientôt émouffés, l'habitude est le plus grand ennemi du plaisir, il ne

faut jamais en prendre assés pour cesser de le désirer; quand le plaisir est parvenu à son dernier période il est bien près de la peine, les deux extrêmités se touchent, du plus grand degré du plaisir au plus petit de la peine il n'y a qu'un pas, & pour l'homme les intervalles se confondent. Vous vous plaignés de la brieveté des plaisirs de la vie, mais peut-on se plaindre de leur brieveté & les mépriser en même tems? Il ne tient qu'à vous de leur ôter tout ce que vous y trouvez de désagréable: s'ils ne vous flatent pas c'est votre faute. La nature qui a pris le soin d'atacher un désir vif à tous nos besoins, a eu celui de joindre le plaisir le plus tranquile à ce qui satisfait à ces be-



besoins. On le sçait, l'eau claire qui désaltere un homme qui a bien soif, est un breuvage délicieux: pourquoi donc ne jamais attendre que la soif nous avertisse, qu'il est tems de prendre un plaisir, que la nature a fait pour nous? nous prévenons nos besoins, au lieu de les attendre: ce n'est pas tout, non contens de diminuer le nombre des plaisirs, que nous pourrions avoir, nous les empoisonnons; nous substituons à des breuvages sains & agréables, des liqueurs funestes à notre santé, peut-être funestes à notre raison: ingénieux à soumettre notre palais à nos caprices, pour nous soumettre ensuite à des goûts que l'habitude a rendus nécessaires, nous avalons

un poison, qui n'étoit point fait pour nous. Nos plaisirs sont devenus les esclaves de l'art, ils étoient autrefois enfans de la nature; on a vû à la honte de la raison humaine, des hommes porter sur eux l'antidote du poison qu'ils alloient prendre. Ah funeste aveuglement, fureur inconnue aux nations les plus barbares, l'homme est devenu ennemi de soi-même! Que dirai-je de ces plaisirs *brutaux*? ah je détourne les yeux de ces horreurs! C'est nous, c'est nous seuls qu'ils faut acuser du peu de plaisirs qu'on trouve dans la vie: il en est de si vifs, de si précieux, de si durables, qu'il faut à l'homme raisonnable quelque chose de plus que la voix de la raison pour quiter  
la

la vie fans regrets. Ils font entre-mêlés de quelques peines, je l'avoue, & cela étoit nécessaire, parce que cela étoit utile. S'il y avoit pour les sens un plaisir pur, il faudroit se garder de le prendre, il nous dégouteroit pour toujours de tous les autres: un bien parfait, fût-il possible en ce monde seroit précisément en opposition, avec le but pour lequel les hommes ont été créés. Si l'on dit qu'il n'y auroit point de mal à être degouté de biens imparfaits, on ne fait pas attention que ces biens ne nous ont été donnés, que parce qu'ils nous étoient nécessaires. Les plaisirs ont leur utilité, ils donnent de nouvelles forces à l'esprit, ils laissent à l'économie animale une liberté né-

cessaire, ils nous soulagent dans nos peines, ils nous les font même oublier, ils resserrent les nœuds qui doivent unir les hommes. C'est l'ame qu'il faut consulter, personne ne s'y méprend : l'homme ne se livre à une joie éfrénée, que lorsque l'état où il se trouve, demande qu'il s'étourdisse, une seule réflexion détruiroit le charme, & lui rapelleroit des idées qu'il veut écarter de son esprit. C'est aux sens que nous devons le plus grand nombre de nos plaisirs, mais non pas les plus grands : Il s'agit, pour s'en procurer de vifs & de veritables, de présenter à notre ame des objets qui lui plaisent, qui la contentent, qui s'emparant pour ainsi dire d'elle toute entiere, lui fa-  
sent

sent naître le désir le plus vif & le plus distinct de persévérer dans l'état, où elle se trouve: mais au lieu de cela, on lui offre ce qui la gêne, ce qui ne donne que quelques instans d'illusion. Combien d'hommes qui meurent d'ennui au sein des voluptés, qu'ils ne veulent pas quitter! tel baïlle en embrassant l'idole de son cœur. On pardonneroit aux hommes de se tromper quelque fois, mais une continuelle expérience auroit dû les tirer de leur erreur. S'il n'est pas étonnant qu'un voïageur aborde en des endroits peu propres à l'instruire ou à l'amuser, il l'est qu'il y reste sans avoir la force de les quitter. Les plaisirs des sens sont le plus souvent des Sirenes dangereuses:

ce qui passe au moment même où il flatte le plus, ce qu'il est si dangereux de goûter avec trop de passion, ce qui peut nous éloigner de ce qui nous doit importer le plus, nous énerver & nous étourdir si facilement, feroit-il un bien si désirable pour l'homme? Possédons ces légers avantages, ils ont leur agrément, cherchons les quelquefois ils ont leur utilité, il feroit peu raisonnable de les fuir. Il ne faut pas que le plaisir nous domine, parce que les choses les plus honteuses le produisent quelquefois: il ne faut pas l'aimer trop, parce qu'en l'aimant avec excès on se prépare de tristes regrets.

J'appelle véritables plaisirs ceux, qui bien loin de laisser après eux  
quel-

quelque dégoût ou quelque peine, sont toujours suivis d'un souvenir agréable. Tel est celui de cet heureux mortel à qui tant de familles affligées, tant d'orphelins & de veuves délaissées, tant de malheureux opprimés doivent les plus généreux secours. Il entend gémir, ses entrailles sont émues, il court, il vole, & jouit en avance du délicieux plaisir, qu'on trouve à faire du bien: tranquille possesseur de son secret, les maux qu'il a dissipés sont autant de biens pour lui, il favoure à longs traits cette volupté pure, qui approche l'homme des esprits immortels.

Une ame toujours occupée des plaisirs frivoles de la vie est bien  
peu

peu digne du désir de l'immortalité, qui est né avec elle. Il en est d'elle comme de ces idiots ou de ces enfans, qui foulant aux pieds l'or & les pierres précieuses, ne peuvent se consoler de la perte d'un jouet. Les vrais biens & les vrais plaisirs de l'homme ont un caractere particulier, ils sont de tous les tems, on les trouve partout, tous les hommes peuvent en jouir: quelques biens & quelques plaisirs sont réservés à une certaine classe d'hommes, parce qu'ils n'ont pas pû jouir tous de tous les biens de la vie: plusieurs avantages demandoient à être recherchés avec plus de peine, & avec des peines que tout le monde ne pouvoit pas se donner. Ces prérogatives d'un petit



tit nombre de mortels, ne doivent exciter ni les regrets ni les murmures de ceux qui en sont privés, parce que ceux qui n'en jouissent pas, ne sçauroient ni s'en faire une idée, ni les désirer: celui qui fait à la méditation des vérités les plus sublimes, sent un plaisir ravissant lorsqu'il en découvre de nouvelles, éprouve un sentiment qu'un homme qui n'a jamais medité ne sçauroit désirer.

Combien il y a de contradictions dans la conduite des hommes! un même instant voit naître & mourir des désirs oposés les uns aux autres: ce n'est pas faute de lumieres, qu'ils s'éloignent si fort du seul chemin, qui peut les conduire au bonheur: ils s'é-

tour-

tourdissent, c'est pourquoi on ne sçauroit trop remettre sous leurs yeux ces verités, que leurs passions & leurs préjugés cherchent à couvrir d'un voile épais. Ils sçavent que ces avantages, qu'ils désirent trop, ne les satisferont point; ils sçavent qu'il en est de plus grands qu'il depend d'eux d'obtenir; ils sçavent les inconveniens atachés à ces biens de la vie, qu'il leur feroit quelquefois avantageux de ne pas connoître, & qu'il est toujours triste de trop aimer. On a dit qu'avec peu de chose on n'étoit point pauvre, mais qu'on l'étoit souvent avec beaucoup: en éfet nous sommes les maitres de nos besoins, & ce sont eux qui décident de nos richesses & de notre pauvreté: Verité

rité qui devroit être profondement gravée dans nos ames, qu'on reconnoit, & qu'on ne combat que par les actions. Ce qui pourroit nous consoler de n'être pas riches, c'est cela même dont les hommes, qui ne le sont pas, se plaignent le plus, je veux dire les travers & les vices de beaucoup de gens qui sont dans l'opulence : qu'on est heureux de ne pas se trouver exposé à donner dans ces écarts de la raison ! Toutes les fois que vous verrez un homme riche outrager la pauvreté d'un homme de bien, persécuter un indigent, qui refuse de ramper à ses pieds, offrir dédaigneusement un secours que l'importunité lui arrache, vivre dans la crapule, & s'oublier à chaque

mo-

moment, benissez Dieu de vous avoir refusé des richesses, que vous avez le malheur de désirer. Quand vous verrez un homme riche user sagement de ses biens, rejouissez vous de les voir en d'aussi bonnes mains, & ne regrettez que l'avantage de n'en pouvoir faire autant: dispensé par la volonté de la Providence de soulager autant que vous le voudriés ceux qui sont dans la misère, portez à vos concitoyens tous les secours dont vous êtes capable, il en est que vous pouvez leur donner. Celui là est riche qui a tout, ou qui peut se passer de tout, car on est riche de tout ce dont on peut se passer: combien donc d'indigens à qui il manque moins qu'à ces hommes, dont  
l'o-

l'opulence ne fait qu'augmenter les besoins & les désirs. *Socrate* en voiant la pompe magnifique d'une fête s'écrie, *ah de combien de choses puis-je me passer!*

La fortune, cette idole de nos cœurs, est le Dieu auquel nous sacrifions tous les jours, & dont nous nous plaignons aussi souvent: rendre des hommages à un Dieu mal-faisant, & qui quand il nous est propice, ne nous prépare que des regrets, quelle erreur! Une grande fortune est un grand esclavage: celui qui abandonne son vaisseau aux vents, doit s'attendre à être conduit non pas où il veut aller, mais où le vent & les orages le jetteront: celui qui cherche la fortune se soumet à ses caprices,

M

s'il

s'il en souffre des disgrâces, il ne sçauroit s'en plaindre, ce seroit acuser les tenebres des faux pas qu'on y fait. La fortune ne change pas, c'est nous qui changeons; elle a constamment gardé la même loi, nous cachant pour un tems ses caprices & son inconstance, elle les a montrés aux autres, ils ne devoient être inconnus à personne. La prospérité est quelquefois le premier pas, que nous faisons vers l'infortune: c'est avec bien peu de raison, qu'on se persuade que les honneurs & ces marques extérieures d'une considération particulière, dûes plus souvent à la bassesse des flatteurs qu'au mérite des grands, contribuent beaucoup au bonheur: à charge plutôt, ils  
ne

ne servent souvent qu'à faire paroître avec encore plus d'éclat les défauts & les vices de ceux qui les possèdent; ils ne servent souvent qu'à leur cacher, ce qui leur importe le plus de sçavoir. Croira-t-on qu'il y ait un grand avantage, à pouvoir se vanter de tirer son origine de quelque homme illustre dans les siècles passés, comme s'il n'étoit pas plus heureux & plus glorieux d'illustrer sa postérité, que de devoir à ses ancêtres un avantage acquis peut-être par des bassesses? Il est une considération dûe à la naissance, le bien des sociétés & la subordination qui y est nécessaire l'ont demandé: on doit récompenser en nous les vertus de nos ayeux; la cendre & les tombeaux des

grands hommes demandent des égards, leur posterité n'en auroit-elle pas? Il est un milieu entre les extravagances de la noblesse, & la mauvaise humeur d'un republicain outré: baïsés les pas de ce vertueux laboureur, respectés ses vertus; fuiés ces orgueilleux mortels, c'est trop peu de les mépriser. Si c'est un avantage de posséder des distinctions publiques, c'en est un bien plus grand de les meriter, & ce n'est point un mal de ne pouvoir les obtenir. Ceux qui se plaignent de se voir oubliés dans la foule des citoyens ordinaires, ont tort de mettre tant de prix à ce qui ne sçauroit les rendre heureux.

Il est facheux, je l'avoue, que l'homme de bien soit si souvent  
re-



rebuté; il est ridicule, que ces distinctions en usage dans le monde passent pour dûes; il est triste que même la maniere de faire du bien, de témoigner son estime & son amitié, soit étudiée; il est scandaleux de voir l'étiquette portée aux pieds des autels; je n'ai pû voir sans une espece d'horreur des hommes ignorés & méprisés devenir les idoles de la société, dès que la fortune a commencé à les favoriser; il n'est point de vices point de crimes même les plus laches, que les richesses & les honneurs n'effacent, j'en conviens & j'en gémis, mais qu'en conclurez vous, vous qui vous plaignés de ces maux? que vous êtes malheureux? Ah point du tout, plaignés, plaignés plutôt

ceux, qui s'avilissent en foulant aux pieds les intérêts de la vertu & de la vérité: Soiés assés justes pour vous estimer heureux, de penser mieux qu'une bonne partie des hommes. C'est le fruit de la philosophie de voir d'un œil indifférent ces listes de noms illustres autrefois, illustrés aujourd'hui, ces fortunes qui passent rapidement, ces honneurs qui acablent quelquefois.

Pour les ambitieux la fureur de l'ambition est si grande, qu'ils regardent pour rien le nombre de ceux qui leur obéissent, dès qu'un seul homme a le droit de leur commander. Ce qu'on a acquis n'est rien, ce qui reste à acquérir est tout. Pour qui est tourmenté de ce mal, il n'est gueres  
de

de biens, il ne jouit ni de ce qu'il possède, ni de l'espérance de ce qu'il peut obtenir. Ses désirs trop étendus, ses prétensions que rien ne borne, ses inquiétudes ne lui font envisager que les difficultés, qui s'opposent à son élévation: malheur surtout à celui qui ne désire les honneurs, que pour être craint; se faire craindre est un plus grand mal que d'avoir à craindre! ces tyrans ou plutôt ces monstres, dont l'histoire ancienne nous parle, n'inspireront-ils jamais assés d'horreur aux hommes, pour ne leur faire trouver dans les honneurs d'autres avantages, que celui d'être utiles aux hommes par leur credit & par leur exemple?

Faire du bruit dans le monde,

servir d'entretien à la plus grande partie du genre humain, c'est ce que désirent également les Heros, les écrivains, & les artistes: qu'il n'y ait que de la vanité dans ce désir; que la gloire dont les hommes font tant de cas ne soit qu'une chimere, c'est ce que je ne sçaurois me persuader. L'amour de la gloire s'il est accompagné de l'amour des hommes, est un motif bien puissant pour nous porter à la vertu: qui méprise la gloire méprise souvent la vertu. A Dieu ne plaîse que j'entende ici par gloire, la fureur de ces hommes qui altérés de sang & de carnage, ne portent que des lauriers tout fumants encore du sang d'innocentes victimes, un veritable heros est celui qui tendant

dant toujours les mains à la paix n'expose ses jours, & ceux des guerriers qui combattent avec lui, que pour le bonheur de ceux qui sont soumis à ses loix: il affronte les dangers, il conduit à la mort ces généreux défenseurs de la patrie, qui veulent bien cimenter de leur sang la paix, la tranquillité, & le bonheur de l'Etat: il gémît de se voir contraint à repandre tant de sang, mais entre deux maux il choisit le plus petit, il devoit le choisir: il est parvenu par de justes moïens à se couvrir de gloire, cet aveu public de ses actions glorieuses, cette admiration publique, ces éloges arrachés aux ennemis mêmes, ces vœux que la terre entière fait pour lui, ce secret plai-

fir qu'il peut éprouver en s'affurant de l'amour de la postérité, tout cela ne feroit que chimere & illusion! Que dirai-je de ces beaux genies, qui ont éclairé l'univers, de ces ames vertueufes qui l'ont édifié? fi le plaisir de faire le bien est le premier de tous, celui de fçavoir que les hommes admireront & loueront nos actions n'en feroit-il point? quand on aime les hommes il est bien difficile de ne pas chercher à se concilier leur eftime & leur amour: ceux qui naîtront après nous ou que nous laisserons après notre mort nous feroient-ils assez indifférens, pour que leur amour & leur estime ne foient d'aucun prix à nos yeux? Le jugement de la posterité est un jugement plein  
d'équi-

d'équité, c'est la justice & la vérité elle-même qui le dictent, & qu'y a-t-il de plus heureux que d'avoir la raison & la justice pour soi? Mais ne chercher qu'à faire du bruit, abandonner la vérité qui trouve peu de partisans, pour suivre le gout dominant ou les opinions en vogue, sacrifier tout au désir de faire parler de soi, préférer l'admiration à l'estime & à l'amour, aimer le faste & ce qui en impose au vulgaire, c'est un écart de la raison : Combien de ces reputations enlevées au pied du tombeau de ces gens, qui ont tout sacrifié pour l'acquérir! Ces trophés érigés à la gloire de quelques tyrans, ces monumens fastueux de leur pouvoir, ces tombeaux ornés

nés d'inscriptions, qui devoient en transmettre le souvenir à la posterité la plus reculée, ne sont plus ou ne sont vûs qu'avec indifférence: les fastes de l'histoire ont mieux parlé & mieux instruit que ces panegyriques & ces inscriptions, dernière complaisance de vils flatteurs.

Ce qu'il y a de plus précieux dans l'estime & dans la vénération publique, c'est précisément ce que tous les hommes peuvent obtenir: l'hommage rendu à la vertu est bien au dessus de celui qu'on rend aux talens. L'homme auroit tort de se plaindre, si n'ayant pû parvenir à se faire un nom, il meurt oublié de ces concitoyens, parce qu'il y a beaucoup de biens dont la jouissance



fance est un avantage, & dont la privation n'est point un mal: il n'y auroit pas même raison de se plaindre, que les talens ne jouissent pas toujours des récompenses & des éloges qu'ils méritent; seroit-on malheureux, parceque malgré les efforts qu'on a faits pour mériter l'estime du public, & malgré la supériorité de ses lumières, on n'a pû obtenir ce qu'on avoit presque droit d'exiger? Les talens n'ont-ils donc de prix, qu'autant que le plus grand nombre des hommes les reconnoit, & que ceux à qui il appartient de distribuer des récompenses les honorent de leur protection? Le véritable plaisir attaché à l'estime & à la vénération publique, consiste dans la satisfac-

faction qu'on éprouve à ſçavoir qu'on la merite.

Il eſt une eſpece d'hommes bien opoſés à ceux, qui défirent de ſe faire une reputation, ils préfèrent la tranquillité & le repos à ces avantages qu'on n'acquert que par des peines & par des veilles, infenſibles pour tout ce qu'on peut dire de leurs talens, ils ne défirent aucun ſufrage, & ſe contentent d'être aimés de ces perſonnes, aux quelles une liaiſon plus particuliere les unit. Le monde bouleverſé leur cauſeroit moins de peine, que les plus petits embarras qui les regarderoient perſonnellement : ramenant tout à eux-mêmes ils écartent tout ce qui pourroit troubler leur repos, ce ſont des

Etres

Etres à qui l'indolence est plus naturelle que l'humanité. Que ces hommes se trompent, s'ils prennent l'oïfiveté & l'indifférence pour le repos & pour cette tranquillité d'ame, que le tumulte des passions trouble & détruit! ceux qui craignent le travail, ceux pour qui l'occupation est un mal, sont bien à plaindre, ils ont un ennemi d'autant plus redoutable, qu'il est plus caché, je veux dire leur penchant pour l'oïfiveté: les occupations les plus laborieuses sont les plus propres à étouffer les passions, & à nous procurer cette sérénité d'ame, base fondamentale du bonheur: cette heureuse situation n'est point un état d'indifférence, qui ressemble plus à la mort qu'à la vie; c'est un état où le

le plaisir n'est point exclu mais gouverné, où à l'abri de l'envie, de la haine, de ces passions tumultueuses qui ne laissent plus à notre esprit la liberté d'agir, on jouit d'une douce tranquillité, c'est à dire du contentement. Quelle folie pour un homme appelé à de longs travaux, de désirer la retraite & l'oïveté! celui qui connoit ses intérêts cherche l'occupation; le plaisir n'est doux qu'après le travail.

Parcourez tout ce qui peut faire l'objet des désirs de l'homme, cherchez ensuite les hommes qui possèdent ces avantages, & vous verrez que la plus grande partie d'entre eux s'est trompée. En éfet pouvoit-on se promettre beaucoup de contentement de la  
pos-

possession des biens de la vie, lorsqu'on ne commençoit pas par s'assurer de ce qui fait le véritable bonheur de l'homme? Que pouvoit-on attendre de ces biens & de ces avantages que tous les hommes même ne désirent pas? Pouvoit-on se flater d'être heureux par les seuls biens, qui ne nous sont pas nécessaires? Oh ce seroit outrager la Divinité que de placer le souverain bien, que dis-je de mettre trop de prix, à la possession de ce qu'elle a refusé à la plus grande partie des hommes! Quoi la souveraine bonté auroit été aussi avare de ces dons, si ces dons avoient pû nous conduire à ce bonheur, que nous désirons tous? Non, non, c'est nous qu'il faut acuser & des maux

N

qui

qui nous viennent, & des vrais biens qui nous manquent: nous établiſſons notre bonheur ſur nos opinions, l'illuſion a pris la place de la réalité. Ce n'eſt pas que je me perſuade, qu'il faille rejeter ou mépriſer les biens & les plaifirs de la vie, ce ſeroit méconnoître la bonté divine, ce ſeroit arracher les fleurs dont notre paſſage eſt parſemé, ce ſeroit trop préſumer des forces humaines: la nature ne nous a rendus ſenſibles aux biens & aux plaifirs, & ne nous offre des objets propres à nous en procurer, que parceque l'auteur de cette même nature a voulu que nous en jouiſſions. Quelle que puiſſe être la raiſon du mépris, que ces eſprits atrabilaires temoignent pour  
les

les biens de la vie, elle ne fçau-  
roit les justifier : à plus forte rai-  
son seront-ils coupables de la plus  
noire ingratitude, si avides dans  
le désir, ils sont mécontents dans  
la possession, & injustes dans la  
perte. C'est cette ingratitude  
qui a fait dire aux hommes, qu'il  
valoit bien mieux ne jamais jouir  
des biens de la vie, que de n'en  
jouir qu'un tems : il est vrai qu'il  
seroit plus utile, à ceux qui en  
abusent, de n'en jamais jouir que  
d'en jouir un tems, mais il l'est en-  
core plus que c'est un avantage  
pour ces mêmes hommes de ne  
les posséder qu'un tems. S'ils  
éprouvent plus de peine à les per-  
dre, qu'ils n'ont éprouvé de plai-  
sir à les posséder, c'est par la rai-  
son qu'ils en ont abusé. Il s'a-

git ici d'éviter l'abus, & de se faire une véritable idée des choses, d'estimer les biens de ce monde suivant le plus ou le moins de rapport qu'ils ont avec notre véritable bonheur: il faut chercher à sçavoir ce que ces biens valent, & non pas ce qu'ils sont estimés.

Il arrive quelquefois qu'on se croit fait pour de plus grands biens, que ceux dont on jouit, raison ou pour mieux dire prétexte d'ingratitude. On se persuade qu'on est infiniment moins heureux, que ce peu d'hommes qui parvenus aux plus grands honneurs deviennent les idoles d'une grande partie du genre humain: nous nous figurons que le suprême bonheur consiste à gouverner les autres hommes, comme



me s'il n'étoit pas un empire bien plus grand que tous les hommes peuvent exercer, comme s'il n'y avoit pas beaucoup plus de gloire à combattre avec succès les passions, & à corriger ceux avec qui nous vivons, par le bon exemple que nous pouvons leur donner? Rendons gloire à la vérité, nous avons tous à peu près les mêmes avantages, un peu plus de bien, un peu plus de mal, voilà toute la différence. Notre vûë un peu plus courte, un peu plus foible que celle des autres nous suffit: reprocheriez vous sans rougir à la providence d'avoir donné quelque chose de plus aux autres, tandis qu'elle vous a comblé des biens les plus précieux, & qu'elle ne vous a

rien refusé de ce qui pouvoit être nécessaire à votre bonheur? Il n'y a ni dans les biens, que vous ne désirés tant qu'avant que de les posséder, les avantages que vous y suposés; ni dans les maux, que vous ne trouvés si difficiles à supporter, que parceque vous êtes trop acoutumé aux commodités de la vie, la peine que vous exagérés. Vous désirés beaucoup, voilà le mal & la peine: faut-il donc tant de choses pour jouir de la vie, & pour tirer de l'état où l'on se trouve le fruit, que nous devons en retirer? Est-il nécessaire pour satisfaire des gouts & des fantaisies, d'aller chercher jusques dans les contrées les plus reculées des mets, que d'autres peuples méprisent, & qu'ils con-

nois-

noissent mieux que nous, de faire fouiller la terre, & d'immoler à notre luxe un million d'hommes, nos esclaves parcequ'ils sont plus foibles que nous? Au lieu de se borner aux besoins de la nature, contente de si peu de chose, on irrite son palais, on lui arrache le plaisir de jouir de ce qui lui convient: on détruit sa santé, & l'on se repose sur l'art: la médecine n'est plus l'art de remédier aux inconveniens naturels d'une machine qui se detraque, elle est devenue la science nécessaire à qui veut guerir les maux, que les hommes se font à eux-mêmes. / Telle est la force de l'aveuglement & de la passion, on court à sa perte pour des plaisirs qui n'en sont point.

Voluptueux, qui passés votre vie à encherir les uns sur les autres, vos plaisirs que l'art a formés, ne font rien au prix de ceux de ce tranquille laboureur, que l'eau claire d'un ruisseau désaltere. Nos premiers peres, qui préparoient eux-mêmes les mets les plus simples, à qui la terre servoit de lit, dont les demeures n'étoient ni des palais ni des chateaux forts, dont les temples sans or & sans ornemens n'osfroient à leur esprit qu'une Divinité connue par ses bienfaits, gardoient avec leurs vertus l'avantage de suivre les voies de la nature. Quelle n'est pas l'erreur de ceux qui croient ne pouvoir vivre sans des secours, si non dangereux du moins inutiles! quels vœux formes vous!  
quels

quels efforts faites vous pour vous procurer un superflu toujours inutile, quelquefois dangereux, souvent incommode ! Laches amis, parens deraisonnables vous élevés vos enfans au milieu des maledictions , vos vœux sont des imprécations, vous ne sçavez pas aimer : ces enfans seroient robustes , & vous afoiblissez leur corps à force de le menager ; ils seroient frugals , & vous les acoutumés à une délicatesse , qui leur coutera cher ; ils seroient vertueux , & vous leur inspirés de l'orgueil , & des désirs que la vertu condamne ; ils seroient modestes , & vous leur persuadés qu'ils feront un jour des esprits supérieurs ; ils seroient chastes , & vous excités en eux une dange-

reuse curiosité; Vous leur fouhaités du bien, au lieu de leur fouhaiter de la vertu; vous leur fouhaités une brillante fortune, au lieu de leur fouhaiter cette tranquillité d'ame bafe fondamentale du bonheur: c'est vous qui leur faites désirer avec tant de vivacité la poffeffion des biens de la vie: ce qu'ils devoient regarder au moins avec indifférence, vous le leur avés promis comme autant d'encouragemens, vous le leur avés donné comme autant de recompenses. Changés de conduite, il en est peut-être encore tems, au lieu de les former à l'usage du grand monde, formés les à la sagesse; au lieu de leur apprendre sous le nom impofant de politesse, l'art afreux de passer

fer la vie dans le deguifement, dans le menfonge, & dans l'impofture; aprenés leur à ufer de franchise: que ces jeunes plantes croiffant au milieu de vous, promettent de bons fruits, que l'aurore de leurs jours ne respire que fageffe, vertu, & verité!

Parmi le nombre des défirs, dont les hommes font animés, il en eft un qui paroît renverfer tout ce que je viens d'établir: on voit des hommes fe plaindre fans ceffe des foibleffes de l'humanité, gémir fur leurs fautes paffées, défirer avec vivacité de devenir meilleurs, & paffer pour ainfi dire leur vie entre la crainte de faire le mal, & les regrets de l'avoir fait. S'il étoit vrai que les chofes fuflent ainfi, je conviendrois

drois que les hommes sont malheureux & qu'ils ont raison de se plaindre: mais qu'il y a d'illusion dans ce raisonnement! Sans entrer ici dans la fameuse question de l'origine du mal moral, & sans repeter ici les admirables réflexions de la *Théodicée*, je me contenterai de demander, qu'on distingue bien ces desirs vagues, d'avec la ferme résolution de faire le bien: on se décide toujours pour ce qu'on préfere. Les regrets que nous éprouvons après avoir fait le mal, ne prouvent pas que nous soions fort attachés à la vertu, ils prouvent seulement qu'après avoir fait le mal, nous souhaiterions d'avoir fait le bien, c'est à dire, que lorsque nous ne prenons plus de plaisir au mal,

nous



nous n'avons plus le désir de le faire, comme lorsque nous y prenions plaisir nous ne désirions plus de faire le bien. Mais l'homme, dit-on, souhaiteroit ne jamais désirer le mal; c'est à dire qu'il voudroit ne jamais vouloir le mal: mais vouloir est un acte de liberté, l'homme ne sçauroit désirer de n'être pas libre de désirer & de faire le mal; car il cesseroit par là même d'être vertueux, puisque la vertu est le choix libre du meilleur. Le véritable désir est inséparable des efforts, & des efforts soutenus suffisent toujours: c'est un vain prétexte que de dire, que les passions nous empêchent d'être libres, puisqu'il n'est point de passions que nous ne puissions dompter, si nous

nous le voulons. L'homme désireroit-il que Dieu l'eut mis au rang de ces intelligences celestes, dont les lumieres sont aussi pures que la vertu? mais il ne feroit plus alors ni le même homme, ni même un homme, ce feroit un autre individu créé à sa place: ce désir analisé ne signifie donc autre chose qu'un regret d'être homme & d'exister: désirer les lumieres & la vertu des esprits immortels, c'est désirer de n'avoir pas les foibleesses inséparables de l'humanité, c'est souhaiter que l'homme soit détruit pour qu'un autre Etre, qui n'a rien de commun avec lui, lui soit substitué: l'homme ne sçauroit exister sans foibleesses, parcequ'il est une créature bornée par sa nature. Si  
l'on

l'on demande donc pourquoi les hommes ne sont pas nés pour avoir plus de vertus & plus de lumières, pourquoi il est dans leur nature d'avoir beaucoup de faiblesses, & pourquoi même ils ne sont ni aussi vertueux, ni aussi éclairés qu'ils pourroient l'être, la question se réduit à sçavoir s'il valoit mieux, que l'homme existât comme homme, ou qu'il n'existât point du tout: prononcez, & condamnés si vous osez la souveraine sagesse: pour moi je conclus qu'il est bon que l'homme existe, puisqu'il existe; je m'en raporte à cet Etre puissant, qui ne peut être que souverainement bon. Il suffit que ni les motifs, ni les moyens de nous rendre meilleurs ne nous manquent, s'il est

est

est difficile de combattre toujours, & par conséquent de dompter toujours ses passions, il n'est pas impossible de le faire, & nous pouvons nous tranquiliser après avoir fait, tout ce que nous avons pû.

Soïons aussi vertueux, qu'il nous est possible de l'être, & il n'y a plus de maux pour nous: nos plaintes disparoîtront, nous ne verrons plus ces désirs formés par nos passions, nous tourmenter les jours & les nuits; l'aurore n'éclairera plus tant de vœux criminels, portés même aux pieds des autels. C'est en nous mêmes que nous devons trouver le siege du bonheur: c'est en nous mêmes que nous trouvons la source des vrais plaisirs. Il depend de nous  
d'aug-

d'augmenter les degrés de notre bonheur en augmentant nos avantages, & en perfectionnant nos vertus & nos lumieres: c'est nous qui sommes les artisans & les maitres de notre veritable fortune. S'il est vrai de dire, que les biens de la vie viennent à ceux qui les cherchent avec soin, cela l'est encore plus de ces avantages, qui devroient être constamment l'objet de nos desirs. Soions justes & équitables, reconnoissons le prix & le nombre de nos biens: dans toute la nature il n'est rien qui ne puisse nous engager à la plus parfaite reconnoissance: le chant des oiseaux est un cri, qui porte condamnation contre nous.

Que de biens pour l'homme!

O

Je

Je suis forti du néant; je suis parvenu à l'existence; mon enfance a été sauvée des dangers qu'elle est obligée de courir; je sens du plaisir à voir la belle nature offrir à mes yeux le plus beau des spectacles; les sons les plus harmonieux flatent mon oreille, & m'inspirent du sentiment; les fleurs repandent un parfum délicieux; je goute des mets qui excitant mon apetit augmentent mes forces; un tact voluptueux m'inspire des plaisirs, qui me prouvent une existence, & mes desirs conduits par la raison, gouvernent mon ame sans la troubler; un tranquile sommeil vient reparer mes forces, ma paupiere se ferme pour quelques heures, & se rouvre pour voir l'aurore avec un nouveau plaisir;

une

une douce yvresse dans ces momens d'un esprit, que la sagesse n'abandonne jamais, prend la place de ces désirs tumultueux, que des passions aveugles font naître. On ne sçauroit trop admirer avec combien de soins la nature a pensé à rendre notre état heureux, elle change insensiblement nos goûts, à mesure que nos besoins changent avec notre âge: l'enfance a des plaisirs qui durent longtems, la jeunesse en a de vifs, l'age mur en a de tranquiles, & la vieillesse qui en a de lents, les sent d'autant plus qu'ils sont moins frequents. La vivacité des plaisirs se trouve augmentée avec leur nombre, pour une jeunesse qui les sentiroit moins, s'ils étoient moins vifs, parcequ'elle en

a beaucoup : il faut que la vivacité de quelques uns soit assez grande, pour dominer des ames, qui s'arretent si peu sur les mêmes objets.

A tant d'avantages joignons le don inestimable de penser ; comparons nous un moment avec les animaux, machines ou animés d'un esprit distinct de la matiere, que de supériorité dans l'homme ! quelque foibles que soient nos lumieres, c'est un grand bien que celui de penser. Ce don de la nature nous a mis en état de rendre une infinité de choses, propres à notre usage, de pourvoir à nos besoins, de vivre en société, de former des établissemens, & de procurer enfin à ceux, qui se servent de leur raison, le précieux



cieux avantage d'aquerir des connoissances, de mediter, & de passer dans l'étude de la verité & de la sagesse les plus doux momens de la vie, avantage au deffus des plus grandes fortunes.

Il est peu d'hommes, qui ne sentent les douceurs de l'amitié, il n'en est point qui ne puissent les sentir, il semble même que l'attachement soit indépendant des vertus & des talens. Heureux celui, qui trouve un ami à qui un secret confié n'est point un pénible fardeau, dont la conversation est un utile plaisir, dont les avis sont de sages conseils, dont la gaieté peut dissiper notre tristesse, dont la vûë ranime nos plaisirs, qui plein de droiture sçait être vertueux, & plein de tendresse

ſçait cherir ſes amis, qui loin des detours uſe de cette franchise ſi peu faite pour le commun des hommes, qui cultivant ſon eſprit met à tout ſa juſte valeur, & ne préférant point ce clinquant éblouiſſant pour des yeux qui ne voient pas, à cet or caché dans les mines, ſçait vivre & penſer. Celui qui connoit les plaiſirs de l'amitié, qui ſent juſqu'où peut s'étendre cette délicateſſe de ſentimens, jouit de ces épanchemens d'ame plus délicieux, que toutes les faveurs de la fortune. Qu'on ne ſ'y trompe point, ce n'eſt rien d'affecter un ſentiment, qu'il faut éprouver pour en juger. J'en connois peu qui ſçavent aimer; je vous le demande à vous-mêmes, où ſont ceux aux yeux  
des

des quels vous ne déguisez pas une bonne partie de vos sentimens, où sont ceux que vous ne négligés pas lorsque vos intérêts ou votre fortune l'exigent ? Vous, vous voulés connoître les douceurs de l'amitié, & vous quités un ami, pour voler dans les bras d'une personne, que vous méprisés que vous haïssez peut-être ? ne prostitués donc pas le sacré nom d'ami. Oprobre du genre humain, le poignard se porte dans le sein d'une personne, qu'on venoit d'embrasser ! l'acueil le plus gracieux, les confidences les plus secretes, les assurances les plus positives d'une amitié éternelle sont accompagnées d'imposture, & suivies de la médifance la plus cruelle. Ah que ne puis-je vi-

vre loin de vous, cœurs faux, ames paitries de limon! tous les jours je vous vois pleins d'attention pour ceux, que vous ne sçauriés aimer, & tout prêts à nuire à ceux, que vous faites semblant d'aimer. Envain, envain me parlerés vous des loix de la politesse & de la décence, il n'est point de loix opofées à la vertu & à la vérité. C'est la cheté, c'est le vil amour de vos intérêts, qui combattent les devoirs facrés de la vertu. Non vous ne sçavez point aimer, vous étoufés ce doux fentiment, qu'il dependoit de vous de gouter.

Et l'amour, ce feu qui anime tous nos fens, qui fait briller dans nos yeux la flamme qui nous agite, qui délie nos langues, ou fait.

fait naître ces silences encore plus expressifs que les discours les plus tendres, qui chasse de nos esprits tout ce qui est étranger à l'objet de nos desirs, qui fait palpiter nos cœurs, & qui nous donne de ces instans de bonheur, aux quels le vieillard courbé sous le poids des années est encore sensible, & l'amour combien de plaisirs ne nous procure - t - il pas ! Cœurs sensibles à ce doux sentiment que vous êtes heureux, lorsque ne confondant point la rage éfrenée d'une passion aveugle avec le tranquille sentiment d'une amitié bien vive, vous scavés aimer & préférer les plaisirs du cœur à ces plaisirs grossiers, qui ne contentent que des âmes ordinaires ! Mais où sont-ils ces cœurs ten-

dres & passionés? Je n'en trouve plus, je ne vois que des sacrifices faits à la fortune; ce que les mains de l'amour devoient caresser, est sali par les mains hideuses d'un vieillard, chez qui l'or a pris la place des graces, & la debauchee celle du sentiment. On appelle raison l'empire de l'avarice sur le sentiment, on va gémir dans le fonds d'une maison bien montée, jusqu'à ce que le désordre vienne trainer la discorde à la suite de l'hymen : ces époux malheureux obligés de chercher des distractions, ne rentrent chez eux, que pour y renouveler l'idée de leurs peines. Ah flambeaux de l'hymen pourquoi brûlés-vous d'un feu si nébuleux! Barbares parens, qui sans égard

au

au bonheur de vos enfans, liez des nœuds si mal assortis, que vous anéantissez de plaisirs en un instant, que vous faites naître de maux en un instant ! n'auriés vous jamais passé par ces situations où l'ame ravie ne voit & ne sent plus qu'un même objet, où l'infortune n'a plus d'empire, où tous les maux sont oubliés, où tout se tait hors les soupirs : heureux momens ! . . . . .

Tout est mort pour qui n'aime point, tout renaît & tout vit pour qui aime. Oh que ne mettez vous & plus de liberté & plus de sagesse dans vos plaisirs ! y auroit-il du mal à s'aimer, & sans cesse la nature nous parle d'amour, elle nous repete tous les jours, que nos cœurs ne sont faits que pour cela.

Vous

Vous en qui l'amitié ne séjourna jamais, vous qui condamnez dans vos vieux jours des feux, que vous ne pouvez plus alumer, vos ris & vos raisonnemens, vos outrages & vos injures, fruits de l'erreur, doivent-ils faire la loi à l'humanité? Non, allés tendres amants, allés chanter les plaisirs de l'amour, couchés à l'ombre d'un beau chêne, près d'un clair ruisseau, où les oiseaux viennent mêler leur ramage à vos soupirs, allés éprouver des plaisirs que la nature fit pour vous. Tout l'agrément des beaux jours du printemps, tout le bonheur de ceux que la fortune caresse, toute la joie d'un homme qui échape à la mort, tout le plaisir d'une tendre mere, qui retrouve un enfant qu'elle



qu'elle croïoit perdu, ne valent pas cette secrete joie, que produit l'assurance d'être aimé de ce qu'on chérit. Toute notre ame est ocupée, & ces momens pleins de volupté, que les regrets ne suivent jamais, sont des delices pour tous les instans de notre vie.

Ce n'est pas tout, je vois mes concitoyens, ma patrie, mon Roi, je puis leur être utile, ils sont faits pour mon bonheur. Qu'il est doux de pouvoir se dire à soi-même, j'ai servi ma patrie! & tout homme peut jouir de ce bien. Le dernier moment de notre vie, & l'état le plus affreux peuvent encore nous fournir l'occasion, de donner à nos concitoyens des marques de notre amour. Cet  
amour

amour de la patrie, que les uns ont porté trop loin, en le pousfant jusqu'à l'inhumanité, & que les autres ont trop peu connu, lorsque pour vouloir être citoyens du monde ils ne l'ont été d'aucun endroit, est une vertu parce que l'amour des hommes en est une. Le bien des sociétés a demandé, que notre attachement pour les hommes eût des degrés, & qu'il fût plus grand pour ceux qu'une liaison plus particulière nous a unis. Les arts & les sciences doivent leurs progrès à l'amour de la patrie, & les plus belles actions lui doivent leur naissance. L'estime & l'admiration sont dues au mérite intrinsèque, l'amour à cette liaison qui se trouve entre les hommes: un homme qui admire

mire les jardins de *Luculle*, a raison d'aimer davantage son petit potager, il sert à ses delassemens & à ses plaisirs : il fust que notre estime en soit independante. Mais il n'arrive que trop souvent, que les hommes aiment peu leur patrie, ils s'en plaignent presque toujours : dans les injustices qu'on pourroit en recevoir, il n'est rien de plus puissant pour se consoler, que de cherir cette patrie qui nous a fait tort. *Rutilius*, ce généreux Romain, aïant été exilé repondit à celui, qui lui faisoit entrevoir l'espérance de son rapel, vû les guerres civiles dont *Rome* étoit menacée, *Que t'ai-je fait pour me souhaiter un retour plus douloureux que mon exil ? ne vaut-il pas mieux que ma patrie ait à*  
*rou-*

*rougir de mon exil, qu'à pleurer à mon retour.*

Les lumieres de l'esprit & les talens font des avantages, qu'il depend de nous d'acquérir du moins jusqu'à un certain point. La philosophie surtout, ce don précieux du meilleur de tous les Etres, cette science qui a Dieu, le monde, & l'homme pour objet, qui non contente de ce que les sens aperçoivent, mais soupçonnant quelque chose au delà, va chercher ce que la nature a derobé à nos regards, qui nous arrache du sein des tenebres, qui détruit nos préjugés & combat nos passions, qui nous conduit à la lumiere, à la verité & à la vertu, la philosophie dis-je est faite pour tous les hommes: ne nous imaginons  
pas

pas qu'elle consiste dans ces subtilités obscures, dans cet art frivole de seduire la raison par des argumens captieux, dans ces discussions qui ne conduisent qu'à de brillantes chimeres, dans ces sistemes ataqués & défendus avec un succès égal, dans ces hypotheses, où la vraisemblance est sacrifiée à ce qui est ingenieux, où l'autorité plus forte que la raison suppose des preuves qui ne se trouvent point. Si vous voyés un homme entêté de ses idées, mépriser tous ceux qui s'en écartent, substituer un ris outrageant aux raisonnemens, & les raisonnemens aux raisons, ataquar l'erreur par l'ironie, jetter du ridicule sur les opinions au lieu de les refuter, approuver & condam-

P

ner

ner fans jamais balancer, & défendre son fyfteme comme il auroit honte de défendre toute autre chofe, fi vous voies dis-je un tel homme penfez que ce n'eft point un philofophe. La philofophie élève nos ames, que nous importeroit-il d'être nés, fi nous n'avions qu'un corps à conferver? Tous les hommes font apelés à participer à ce trefor, parceque tous les hommes ont une raifon que le tems developpe, & que les maitres perfectionnent: ce qui diftingue les philofophes de profeflion de ceux, qui n'ont pû cultiver leurs talens, n'eft pas ce qu'il y a de plus précieux.

La philofophie apprend aux Rois, que leur empire confifte  
moins

moins dans l'exercice de leur pouvoir, que dans le soin pénible de faire le bonheur de leur peuple: c'est elle qui les rend à leurs Etats, & les enleve aux plaisirs qui les environnent, c'est elle qui aprit aux hommes, que la revelation n'avoit point instruits, qu'il y avoit un Dieu & un culte à rendre à cet Etre, culte qui se borne à la recherche du veritable bonheur. Méprisons cette philosophie, qui ôte à Dieu le gouvernement du monde, qui nous detache de la patrie moins par un principe d'humanité, que par je ne sçais quel enthousiasme, qui pour nous faire envisager tous les hommes du même œil, ne nous en fait aimer aucun, & qui consiste plus en inutiles sub-

tilités qu'en sages conseils, en questions frivoles qu'en vérités pratiques.

Quand on s'est mis en état de goûter les plaisirs de l'étude, il n'est rien de plus délicieux, que les momens d'une méditation faite avec succès. Voiés cet *Archimede*, se repliant sur lui-même, enfoncé dans des idées abstraites, il cherche la vérité: elle commence à l'éclairer, un nouveau jour brille à ses yeux, transporté de joie il s'écrie, *je l'ai trouvé*: que de difficultés qui se dissipent! content de son travail il le quite pour se delasser, & sent en lui-même le prix de ces lumieres, qui nous aprochent de la Divinité. Mais toute étude n'est pas l'étude du sage: au lieu  
de



de ſçavoir ce qui peut amuſer agréablement, aprenez en quoi conſiſte le vrai bonheur; au lieu de jeter un œil curieux ſur les uſages du grand monde, aprenez comment il faut aimer ſes parens & ſes amis; au lieu de chercher à découvrir, ſi c'eſt par chaſteté ou par orgueil que *Lucrece* s'eſt donné la mort, aprenez en quoi conſiſte la chaſteté; au lieu de veiller les nuits & les jours pour apprendre les moiens propres à défendre vos biens contre la ſurpriſe & la violence, aprenez à les perdre ſans murmure. Surtout employés vos lumieres à leur veritable uſage, employés les à vous rendre meilleurs; ce ſont des biens que la Providence vous a confiés: craignez de vous trou-

ver embarrassé, si l'on vous demandoit quel fruit vous avez retiré de vos études & de vos veilles: Combien de sçavans & de beaux esprits à qui l'on peut reprocher d'avoir substitué l'esprit au jugement, la memoire à la raison, les apparences de la vertu à la vertu même! Sera-t-il donc toujours vrai, que les sciences & les arts rendent tant d'hommes envieux, inquiets, & turbulents? ne trouvera-t-on raisonnable que ce qui plait? un ton méprisant fera-t-il ou la recompense d'une franchise peu commune, ou la peine d'une erreur bien moins grossiere, que la pluspart de celles que nous gardons jusques au dernier moment de la vie? Corrigés vous de vos vices, foiés  
uti-

utile à vos concitoyens, épargnés leur quelques erreurs, hâtez pour la postérité la découverte de quelques vérités, servez d'échelons à ceux qui vous suivront. Orgueilleux sçavans, si vous sçaviez ce que c'est que tout votre sçavoir, honteux de vos écarts vous iriez vous cacher! Ah briguez après cela, briguez un éloge pompeux de vos lumieres, l'homme de bien met tous ses soins à mériter l'éloge de ses mœurs, de son caractère, & de ses vertus. Les lumieres de l'esprit, tous ces trésors amassés avec tant de peine, n'ont de prix qu'autant que le cœur est vertueux; ce sont comme des fleurs & des ornemens précieux, qui n'ôtent aux cadavres rien de ce qu'ils ont de hi-

deux, & qui n'embellissent que les vivans.

Un des avantages réels de la fortune, & fans doute le premier, c'est le plaisir des bienfaits: mais il est donné à tous les hommes d'en jouir quoiqu'inégalement, combien d'ocasions ne se présentent pas tous les jours de faire du bien, il n'y a qu'à les saisir. Ce plaisir les hommes l'ont empoisonné; mal dans le bienfait même, par la faute de celui qui donne, mal dans l'ingratitude par la faute de celui qui a reçu. Ne donner que pour obliger à la reconnoissance, ceux à qui l'on donne; ne donner qu'après avoir fait acheter le bienfait par les démarches les plus humiliantes, & par la crainte d'une impitoïable refus, don-

donner avec hauteur pour faire sentir sa supériorité, attendre que le besoin soit pressant & faire valoir ce qu'on a fait, ce sont autant de moyens d'ôter aux bienfaits tout ce qu'ils ont d'agréable, de les rendre même à charge à ceux, qui les reçoivent. Plaignons nous après cela de l'ingratitude d'un si grand nombre de personnes, la dureté du bienfaiteur dispense de la reconnoissance. Recevoir avec peine, ne donner quelque chose à la reconnoissance, que parcequ'il est dangereux d'être ingrat, se trouver humilié par les bienfaits, chercher dans le bienfait même des raisons d'ingratitude & d'oubli, c'est refuser au bienfaiteur un petit plaisir lorsqu'il nous en a fait un fort grand.

Plaignons nous après cela de la dureté de ceux, qui peuvent nous faire du bien, il y a de la peine à obliger des ingrats. Ce secret plaisir qu'on éprouve à soulager des malheureux, cette joie qu'on ressent à porter la paix & le repos dans le sein de familles défolées, à rassasier celui qui périt de faim, à donner de la force à ces vieillards que l'âge accable autant que la misère, ce contentement délicieux qu'on éprouve à ramener dans le chemin de la vertu un homme, qui s'en est écarté, à éclairer des âmes enfevelies dans les tenebres, à soutenir les pas chancelans d'une jeunesse étourdie, sont des biens qu'il dépend de nous de goûter. Dans toutes les vocations de la vie humaine

maine il se présente des occasions de faire du bien aux hommes, pourquoi ne les pas saisir? Voiés ces généreux bienfaiteurs, on diroit que c'est leur faire un bienfait que de leur en demander: ils volent au secours de ceux qui sont dans le besoin, avant même qu'on les appelle, ils dispensent de la reconnoissance, leur amour pour les hommes est le flambeau qui les conduit, & le feu qui les anime.

Il est un bien qui est d'autant plus précieux, qu'il tient la place de beaucoup d'autres, & qu'il ne nous quitte jamais, c'est l'espérance: le mal opposé est le desespoir, ressource des ames foibles. Les maux de la vie n'éteignent point l'espérance, elle est  
un

un garant assuré d'un bonheur à venir. Quel Dieu gouverneroit ce monde, si le tiran dormoit en paix, tandis que l'innocence opprimée se trouveroit sans secours? *Nicocreon* en épuisant ses fureurs sur le philosophe *Anaxarque*, ne lui arracha que la preuve d'une inutile vengeance. Le desespoir est un poignard dont nous déchirons une plaie facile à guerir: pourquoi nous étourdir lorsqu'il nous reste un si grand nombre de motifs de consolation? Au sein des maux l'espérance vient nous soutenir, c'est l'aurore d'un beau jour, il n'y a point d'éternelle nuit. C'est l'espérance qui est venue mettre l'égalité parmi les hommes: ces hommes qu'on croit heureux, ne le feroient guere



re sans elle; si nous pouvions lire dans leur cœur, nous verrions que les biens de la vie ne fussent pas à l'homme: mais nous l'éprouvons assez pour ne pouvoir en douter. Peut-être que ce misérable, qui quète à la porte de ces Grands, où la somptuosité & l'abondance sont trop connues, est plus heureux qu'eux: il mange avec plus de plaisir, il dort avec plus de tranquillité, il craint moins les inimitiés, les persécutions, la mort, il est comme un frêle bateau que les vents agitent, mais qu'ils ne brisent point, tandis qu'un vaisseau chargé coule au fond des eaux: c'est l'espérance qui le soutient.

Qui connoit Dieu le sert; ce n'est pas cet Etre, qui cherche  
des

des secours, il en offre: nous n'aurons jamais rien fait, si nous ne songeons à nous faire une idée juste du culte que nous lui devons; en avoir une fausse ou nier l'existence d'un Etre supreme c'est à peu près la même chose. (\*) La religion l'honore, la superstition viole les droits les plus sacrés, l'irreligion les méprise: la religion nous découvre les moyens de nous rendre heureux, la superstition suppose dans le choix de ces moyens un défaut de sagesse ou de bonté, l'irreligion les détruit. Un homme religieux trouve de la joie dans l'adversité même, il arrache à la prospérité les épines dont elle est herissée, il vit content & meurt

(\*) Quid interest utrùm Deos neges an infames? Seneca ep. 123.

meurt avec plaisir; il a fait un pas de plus que le philosophe. Voiés ce brave soldat après cinquante ans de service ou plutôt cinquante ans d'esclavage & de peines, sans espoir de fortune, aujourd'hui presque sans vigueur, il s'éforce encore de combattre pour des droits qui lui sont inconnus, il embrasse en partant ses enfans & sa femme, il les benit & ne s'attend plus à les revoir: couché sur le champ de bataille, il prie & meurt en demandant si le Roi vit & à qui est la victoire. Tel est le fruit d'un culte, où la plus agréable de toutes les offrandes est cela même, qui nous rend heureux.

Soiés vertueux & tout sera bien, mais soiés véritablement ver-

vertueux. Vous avez évité les vices de l'ame, vous ignorez l'art honteux de feindre & d'en imposer, votre cœur n'est point double, votre avarice ne va pas jusqu'à vous refuser ce qui peut vous faire plaisir, votre luxe ne va pas jusqu'à vous engager à regagner honteusement, ce que vous avez honteusement dissipé, votre ambition ne vous a jamais porté à de laches indignités, votre amour propre n'a point encore produit de haines implacables & de cruelles vengeances: ce n'est rien, vous n'êtes qu'un homme, que le public ne méprise pas, entrez en vous même, voyés si vous êtes digne de son estime & de son amour.

Soiés

Soiés vertueux & tout fera bien, mais aïés le courage de le paroître au milieu de ces vicieux, qui couvrent la vertu de ridicule. Combien d'hommes, que les passions ne dominant pas, & qui cessent d'être vertueux par la crainte d'un mépris, dont ils devroient se faire honneur! Ces ames timides, à qui la crainte du ridicule ôte la raison, porteroient en tremblant leurs hommages aux pieds des autels, s'ils soupçonnoient qu'un ris outrageant méprisât leur devotion. Tant il est vrai, que les plus frivoles avantages sont quelquefois les plus chers: on devient vicieux & même criminel par le désir immodéré de plaire. Combien de jeunes étourdis, pour qui la religion

Q

n'a

n'a rien de sacré, dès qu'il s'agit de montrer de l'esprit, & une prétendue philosophie, que la raison n'approuva jamais. On se rit d'un jeune homme si sa vertu est austere, c'est l'usage du grand monde qui lui manque, c'est à dire que le monde ne l'a point encore corrompu: il faut espérer, veulent dire ces hommes esclaves des vices & des passions, il faut espérer qu'il apprendra à mentir impunément, à dissimuler soigneusement, à flater ceux qu'il hait, à medire avec esprit, à en imposer avec fermeté, à sacrifier tout à sa fortune, à se rire avec grace de tout ce qu'il y a de plus auguste & de plus sacré, à priser les hommes en raison de leurs richesses, de leur credit, & de leur  
puiss.

puissance. Qu'arrive - t - il aux âmes les moins corrompues? on commence par se taire & par rougir de sa propre vertu, fardeau incommode on la quite, on suce le venin, & bientôt semblables à ceux qui nous ont perverti, nous pervertissons les autres: c'est là où conduisent la terreur du ridicule, & le désir immodéré de plaire.

Celui qui cherche dans la vertu & dans les lumières de l'esprit le bonheur, que tous les hommes désirent, est véritablement heureux: celui qui croit avoir besoin d'autres choses, cherche des maîtres & perd sa liberté: qui veut jouir de tout le bonheur, dont on peut jouir sur cette terre, doit se persuader qu'il est inséparable de la

sagesse: s'il le place dans la possession des avantages, qui éblouissent les hommes, il outrage la Providence qui a permis que beaucoup de gens de bien en fussent privés. Ce sont ces fausses idées sur le bonheur, que nous n'avouons pas, mais avec lesquelles nous nous étourdissions constamment, qui nous font vivre sans plaisir & mourir avec peine. Plus sages jouissons de tout, mais sans mettre trop de prix à l'accessoire, usons des biens de la vie, mais avec une sage économie: songeons que c'est un devoir, que de se munir contre les adversités, & que le meilleur moien de le faire, c'est de ne pas trop s'attacher à ce qu'on peut perdre à chaque instant, & à ce qu'il faut  
qui-



quiter une fois pour toujours. En toutes choses ne prifons que l'ef-  
 fentiel : on demande au levrier de  
 la legereté, au dogue de la force,  
 plus ils en ont, plus auffi doivent-  
 ils être eſtimés : le meilleur en  
 tout eſt de bien avoir ce qui lui  
 a été deſtiné, de poſſéder dans  
 le plus haut degré ce qui le diſ-  
 tingue des autres, or l'homme a  
 été créé pour être une créature  
 raifonnable, le reſte il l'a de com-  
 mun avec toutes les créatures : il  
 a du courage, le lion le ſurpaſſe ;  
 de la viteſſe dans la courſe, le le-  
 vrier en a plus que lui : il a un  
 corps organiſé & des mouvemens  
 volontaires tous les animaux en  
 ont, une voix les chiens l'ont  
 plus claire, l'aigle plus aigue, le  
 taureau plus forte, le roſſignol

plus douce : la raison est son bien particulier, c'est à la perfectionner qu'il doit mettre tous ses efforts : n'eût-il d'autres biens, il ne feroit point à plaindre, & tous les autres sans la raison ne feroient d'aucun prix. Il ne s'agit pas pour l'homme de sçavoir combien il a de partisans, qui le flattent, qui le caressent qui l'encensent, s'il est dans l'abondance ou dans la misere, mais il s'agit de sçavoir s'il est vertueux. Les vrais biens de l'homme ne sçauroient être hors de lui : il doit combattre & surmonter ses passions, avoir le courage de se faire quelquefois de la peine : qu'on ne dise pas qu'un semblable effort sur soi-même soit impossible, les passions comme la colere, l'amour,

mour, la haine à combien de périls ne nous exposent-elles pas? combien ne souffrons nous pas pour elles, & la raison feroit sans effet? elle nous rendroit timides, lorsque de véritables foiblesses nous donnent de l'audace? elle nous rendroit de petits maux insupportables, lorsque nos vices nous font supporter sans peine des douleurs & des maux violents? elle qui agit avec tranquillité, qui marche à pas assurés feroit moins, que les passions qui nous font donner tête baissée dans mille précipices? Convainquons nous une bonne fois, & persuadons nous ensuite que les biens du corps ne valent pas ceux de l'ame, que notre ame feroit plus heureuse delivrée de ses chaînes,

Q 4

nes, que garotée par des liens qui la gênent.

Qu'un homme de bien est heureux ! la vertu est un trésor à l'abri des vicissitudes de la vie, elle est un bien pour tous les tems, pour tous les hommes. Au sein de la prospérité comme au milieu des infortunes & de la douleur, elle vient porter dans nos ames cette douce paix, que rien ne sçauroit alterer. Tous les momens de la vie font des momens de plaisir, pour qui aime la vertu : il n'est point alors de devoirs penibles, il n'est plus de vices agréables : la mort vient, elle n'est ni apellée ni conjurée d'attendre encore ; tout est bien, les soucis, les inquietudes, les haines, les remords, toutes ces  
pas-

passions qui troublent notre repos, fuient loin de l'homme vertueux : à ses yeux la nature est embellie, il la regarde autrement que le vicieux ; il lit par tout les assurances de son bonheur, il voit par tout la main d'un Etre dont la bonté n'a point de bornes, il sent partout le prix inestimable des bienfaits dont il jouit : tous les plaisirs viennent en foule le délasser, parceque son ame tranquille peut jouir de ce qui est oublié par ces hommes que les vices tyrannisent. Maître de lui même, il gouverne, il regne sur ses passions : c'est là l'homme qui se leve sans crainte, qui se couche sans soucis, qu'on n'entend jamais se plaindre, qui vit content : Ah vertus, regnez

sur l'homme afin que l'homme soit heureux!

Mais, dit-on, ce n'est pas là l'idée que les hommes ont du bonheur, ils recherchent ces avantages, que vous voulés que je méprise. Avons nous donc besoin du jugement des hommes pour nous croire heureux? Pourquoi la raison nous a-t-elle été donnée, si ce n'est pour ne pas nous en rapporter aveuglement à la décision de ceux, avec qui nous vivons? qu'ils se rient de l'austerité de notre morale, qu'ils nous méprisent nous & nos vertus, peu importe, ce n'est pas pour eux, mais avec eux que nous voulions être heureux. Au reste ne nous imaginons pas qu'ils nous condamneront toujours

jours, revenus tôt ou tard de leurs erreurs & de leur aveuglement, ils envieront notre sort: il y a plus, il nous aprouvent lors même qu'ils font semblant de nous condamner, nos vertus les choquent quelquefois, parce que ces vertus sont autant de cris qui s'élèvent contre eux, & qui leur reprochent leurs égaremens; ils craignent & fuient ces hommes, qui semblent les avilir, semblables à ces animaux nocturnes, qu'un beau jour n'éclaire jamais, & que les tenebres flatent, ils cherchent à éviter ce qui pourroit les faire connoître de trop près: ils écartent tout ce qui pourroit reveiller en eux les remords, qu'ils craignent, & comment les écarter si aiant  
sous

sous les yeux des hommes vertueux, ils ne cherchent à diminuer le prix de leurs vertus ?

Ce qui fait que les hommes s'aveuglent si facilement sur la nature des vrais biens & des véritables maux, c'est qu'ils jugent du prix des biens par le degré de plaisir, qu'ils éprouvent à les posséder, & des maux par le degré de douleur, qu'ils éprouvent lorsqu'ils les souffrent. Est-il un moien plus sur de se tromper ? Ce n'est ni le plaisir ni la peine qui doit nous gouverner & nous décider : sans cela il arrivera que les actions les plus honteuses & les plus dangereuses nous paroîtront bonnes, & que les choses les plus utiles & les



les plus nécessaires nous paroissent mauvaises. Ce sentiment intérieur sur lequel les hommes insistent, & qui doit à leur avis décider la question du Bonheur, la décideroit sans doute, s'ils étoient moins en proie aux passions, & si leur imagination étoit mieux réglée. Enlevés à un enfant un jouet dangereux, c'est pour lui le plus grand de tous les maux : Combien de personnes, qui ont de l'aversion pour une infinité de choses sans pouvoir en donner de raisons ! seroit-il étonnant après cela qu'elles en aient pour ce qui est opposé à ces malheureux penchants, qu'elles ont contractés ? Ce sentiment de plaisir ou de peine n'est autre chose que la passion elle-même ;  
écou-

écoutés la raison lorsque vos désirs étant satisfaits l'aveuglement commence à se dissiper, c'est à dire lorsque vous cesserez de vous étourdir, & vous verrez bientôt que vous vous faites illusion.

Si après cela on demandoit encore, ce que c'est que le vrai bien, je repondrois que c'est la connoissance vive & exacte de nos devoirs. Une connoissance vive a toujours de l'influence sur nos actions, & s'il arrive que nous connoissions nos devoirs sans les pratiquer, c'est que nous ne les connoissons que d'une maniere obscure, c'est que nous n'y pretons aucune attention, c'est que nous n'avons garde d'en reveiller en nous l'idée avec cette chaleur, qui

qui détermine la volonté, c'est qu'appellant au secours de nos passions les préjugés & l'erreur nous nous faisons une morale, qui n'est pas celle de l'honnête homme. Celui qui connoit ses devoirs, comme il convient à l'homme de les connoître, les pratique toujours : connoissons les ainsi, il en fera de nous comme de ce sage, que l'aurore trouve toujours, & que le soleil couchant laisse toujours dans la plus parfaite tranquillité, à qui l'absence des plaisirs n'est pas désagréable, à qui la jouissance n'en est pas dangereuse, qui même comme l'Epicurien les favoure avec volupté, mais qui n'y met pas plus de prix qu'il ne convient, qui est d'autant plus heureux dans ces  
mo-

momens de plaisir qu'il n'a point à craindre un triste repentir, qui a toujours assez, qui élève son ame & sçait goûter ces momens délicieux, que le commun des hommes refuse de connoître. Ne croiés pas que ce qui est au delà de ces biens rende l'homme fort heureux: là où il n'y a point de vertu, là aussi il n'y a point de bonheur, quels que soient les avantages qu'on y suppose: un pygmée élevé sur une montagne est un pygmée qu'on voit de loin, un colosse dont la base est au fond d'un précipice, est un colosse qu'on ne voit que de près: il est une misère au sein de l'abondance, & une abondance au sein de la misère. Accumulés les honneurs, les richesses, cherchés

chés tous les biens passagers de la vie, pour les mettre sur la tête d'un seul homme, si vous lui refusez la vertu vous en avez fait le plus malheureux des hommes: il veut jouir, & destine les restes fragiles d'une vie prête à finir au soin de ses véritables intérêts, ce qui ne peut plus servir à rien, il le destine à l'essentiel: quand il n'aura plus de mémoire, il voudra chercher dans l'histoire des exemples, qui l'instruisent; quand il n'aura plus de jugement, il voudra examiner son état passé & son état présent; quand il sera degouté de tout parcequ'il ne pourra jouir de rien, il voudra éprouver les plaisirs de la vertu,

R

qu'il

qu'il n'a pas voulu connoître; quand son cœur vuide de passions, ne sentira que des regrets, des remords & du trouble, il voudra éprouver ces sentimens de paix & de contentement que produit la sagesse. Quelle folie de vouloir commencer à vivre, lorsqu'il est tems de mourir, de conter s'occuper des réflexions les plus folides, dans un tems où peu d'hommes parviennent, & où les hommes qui y parviennent manquent assés souvent de force pour s'en occuper! Le sage aiant toujours en vûë une immortalité qu'il désire, & qu'il espere, regarde les biens de la vie comme des fleurs qui parent son passage, mais qui  
ne

ne doivent point l'arreter, parce-  
qu'elles se fanent avant qu'il les  
quite.

Il est d'autant plus impossible  
de douter de ces verités, que tous  
les hommes les reconnoissent pour  
peu qu'on raisonne avec eux : au  
milieu du tumulte des passions &  
de l'yvresse des plaisirs, il est assez  
naturel qu'ils s'étourdissent sur la  
nature & la nécessité de leurs de-  
voirs, la voix de la raison ne par-  
vient jusqu'à eux, que comme un  
vain son, qui ne frappe que les  
oreilles : mais parlés à l'homme  
lorsque fatigué de ses amusemens  
il veut bien rentrer en lui-même,  
faites lui envisager le vrai, vous  
verrez qu'il en sera frappé. J'en ai

vû plus d'un à qui j'ai arraché ces aveux, mais ils étoient bientôt oubliés. Qu'on auroit donc raison de rechercher la conversation de ceux, qui sçavent mettre un frein à leurs passions, rien n'est plus propre à nous porter à la vertu : l'exemple est le premier de tous les maitres, il persuade le mieux parcequ'il est le plus éloquent.

La difficulté de parvenir à dompter les passions, & à se faire une douce habitude des devoirs que nous avons à pratiquer, nous arrêteroit-elle ? Il n'est point si difficile d'être vertueux, c'est la passion qui suppose des difficultés, où il n'y en a point : vivez comme si vous étiez



étiés continuellement observé, persuadés vous qu'aucune pensée de votre ame n'est indifférente, qu'elles influent toutes sur votre bonheur, jettés souvent vos regards sur vos devoirs & sur vos actions, comparés l'homme tel qu'il devroit être à l'homme tel qu'il est, scrupuleux observateur de ce qui se passe en vous-même, jugez vous comme vous jugeriez un homme à qui vous n'avez rien à pardonner. Si nous pensions que Dieu est près de nous, avec nous, & en nous mêmes, si cet esprit qui vit au dedans de nous n'étoit continuellement distrait par le soin, que nous prenons de l'ocuper de tout ce qui est

hors de nous, plus vertueux & plus sages nous trouverions qu'il en coute pour être vicieux.

Mais, dira-t-on sans doute, quelle prodigieuse différence entre ces principes & ceux du commun des hommes! la plus grande partie du genre humain fera donc privée de ce degré de bonheur tant désiré, & il ne fera réservé qu'à un petit nombre de mortels, de trouver qu'il est heureux de vivre? Erreur, les principes sont les mêmes, la nature & la raison les dictent à tous les hommes, & pour nous la revelation les a développés. Lorsque la philosophie, ou une raison plus éclairée étoit nécessaire pour épurer

rer

rer nos mœurs, lorsque la superstition écartoit de la Divinité les perfections qu'on y doit supposer, lorsque les hommes conduits par leurs passions se formoient des Dieux commodes, les lumières de l'esprit mettoient une plus grande différence entre les hommes, mais elles n'en mirent jamais assez pour justifier les murmures de ceux, qui étoient moins heureux : il restoit toujours à l'homme la puissance de suivre les lumières de sa raison, & il est un contentement, une paix de l'ame, un bonheur réel pour qui les suit. Nos devoirs sont proportionés à nos lumières comme à notre pouvoir, c'est à dire que s'il est vrai, que

plus nos lumieres font étendues plus auffi il nous est impofé de devoirs, par la raifon que nous ne fommes obligés qu'à la pratique de ceux qui nous font connus, il ne l'eft pas moins que plus l'homme a de devoirs à remplir, plus auffi il fe trouve en état de faire de ces efforts de vertu, qui femblent quelquefois être au deffus des forces humaines, & cela parceque dès qu'un devoir nous eft connu, le motif qui peut nous engager à le pratiquer, & le bien qui nous en revient nous le font auffi; la raifon & notre propre confcience ne nous demandent que ce que nous pouvons: or l'homme eft heureux dès qu'il fait tout ce qu'il peut pour l'être.

J'a-

J'avoue que c'est un grand avantage que d'être éclairé, mais ne nous imaginons pas qu'à cet égard la différence entre les hommes soit immense : ne nous persuadons pas que les plus vastes connoissances soient nécessaires à qui veut connoître tous ses devoirs. Celui qui écoute la voix de sa raison doit & peut être tranquille : mais qu'il est peu d'hommes, qui l'écoutent toujours ! Si l'on dit que la raison de la plus grande partie d'entre eux est un amas informe d'idées vagues de préjugés & d'erreurs, qu'on voit d'un côté le peuple seduit par les apparences, par les passions les plus brutales, par les préjugés les plus grossiers, & de

l'autre les hommes plus éclairés seduits par les sistemes, par les opinions du siecle, par des passions colorées de quelque beau nom, je dirai que les hommes ne peuvent se tromper sur la nature des devoirs, qui leur sont imposés, & c'est tout ce qu'il faut pour leur bonheur.

Si la pratique de nos devoirs, si l'occupation la plus noble, si l'état le plus doux de l'ame, si les sensations les plus délicates, si la jouissance d'une infinité de biens, si l'assurance la plus certaine d'une immortalité heureuse ne peuvent engager les hommes à se persuader de leur bonheur, je ne connois rien au monde dont on ait raison  
d'être

d'être certain. Je fais que je combats des préjugés difficiles à détruire, mais il me suffit de pouvoir compter sur le suffrage de tout homme, qui voudra bien rentrer en lui-même. S'il y a des hommes malheureux, c'est parcequ'ils veulent l'être : leur malheur est de nature à être détruit dès qu'il leur sera bien connu, & il peut le leur être à chaque instant. Nous avons tout ce qu'il nous faut pour remplir le but pour lequel nous sommes nés, rien ne nous manque. Nous serons aussi heureux qu'il est possible de l'être, si nous le voulons sérieusement : nous pouvons toujours chercher dans le présent, dans le souvenir du passé, & dans  
l'espé-

l'espérance de l'avenir des fujets de plaisir, de joie & de contentement. Si les biens de la vie ont des inconveniens, les veritables biens n'en ont point: qu'on en jouisse dans le plaisir ou au milieu des peines passageres de ce monde, cela n'ôte rien à notre felicité.

M'objectera-t-on que ce sont les hommes qu'il faut consulter, pour sçavoir s'ils sont heureux, & qu'il n'y a point de bonheur pour celui qui s'imagine n'en point avoir? Mais ignore-t-on donc que l'homme est un Etre qui se croit malheureux sans malheur, ou qui du moins ne veut pas passer pour être heureux? Aux yeux  
des



des hommes nous multiplions nos maux, nous les exagerons, nous diminuons le prix des biens, dont la nature trop libérale pour des ingrats, nous a comblés, mais notre cœur condamne tout bas ce que notre bouche prononce. Si l'on dit que le suicide prouve que quelques hommes sont malheureux, je repondrai que le suicide ne prouve autre chose, qu'un moment de délire; j'avoue qu'un homme qui périt par ses mains se croit malheureux, mais je nie qu'il le soit autrement que par les crimes qu'il peut avoir commis, & par celui qu'il commet en s'arrachant une vie, dont il n'a pas le droit de disposer. Il y a des maux  
dans

dans la vie, & ces maux ont leur ivresse, un moment de réflexion auroit empêché une action aussi noire, & la même main, qui vient de terminer les jours de ce désespéré, fermeroit si elle le pouvoit la plaie qu'elle vient de faire. Il est un tems, où nous devons mourir, ce n'est point à nous à en avancer le terme; *Vale & I licet*, disoient les Romains au mort, dont ils alloient bruler le cadavre. Si l'on y prend garde, on verra que le suicide même prouve, que les crimes & les vices sont les seuls & les véritables maux. Pour ce qui regarde les foux & les mélancholiques, c'est une question qui demanderoit un ouvrage séparé,  
&

& qui ofre un trop vaste champ à d'importantes réflexions, pour être examinée ici.

Pour trouver des malheureux parmi les hommes, on charge le portrait, fans songer s'il est possible qu'un tel homme existe, ou du moins s'il existe réellement. Examinés de près les plaintes des hommes, vous verrez qu'ils ne se plaignent de leurs maux, que parcequ'il leur est étrange & nouveau d'en avoir. Plus justes ils devroient penser à tous les biens, dont ils jouissent, mais la possession les y a rendus insensibles : plus raisonnables ils devroient se féliciter du grand nombre de maux aux quels ils ont echa-

échapés, mais un moment de peine éclipse à leurs yeux un siècle de bonheur.

Je ne me suis point fait une philosophie, qui méprise les maux de la vie, & qui fait gloire d'une insensibilité réellement au dessus des forces humaines: je suis tout aussi éloigné de croire, comme quelques théologiens du siècle passé, que nous devrions être contents, quand même il auroit plu à la Divinité de nous rendre très malheureux en ce monde, & de nous préparer pour l'avenir le sort le plus funeste: je me suis fait de Dieu une idée bien plus grande, il n'a point tiré l'homme du néant pour le plonger

ger dans le malheur. Jettés vos regards sur l'univers, & vous verrez la nature en travail s'opposer à nos maux: jettés vos regards sur les voies de la providence, & vous verrez bientôt qu'un hazard aveugle ne conduit point cet univers: tout concourt au bonheur des hommes, & Dieu n'est point un tyran. Je pardonne à l'Epicurien ses murmures, le hazard a tout fait dans son système, son Dieu n'y a aucune part: mais peut on les pardonner à celui qu'une lumière plus pure éclaire? Qu'on nous montre que le Souverain Maître de ce monde a pû faire mieux, & a pû faire autrement

S

fans

fans agir contre les principes éternels de ses actions: faute de connoître l'ensemble nous trouvons des défauts dans quelques parties. Tous les jours on impose silence à une jeunesse orgueilleuse qui juge de tout, & l'on se permet des jugemens sur les ouvrages de Dieu même: notre raison trop fiere appelle à son tribunal, ce qu'elle devoit admirer en silence.

Oui, je l'avoue, il y a des maux & des afflictions dans la vie: il s'agit de nous consoler, & la sagesse nous donne des préceptes faciles à suivre pour tout homme raisonnable. Le  
plus

plus souvent les hommes s'é-tourdissent, ils oposent à leurs maux des distractions: sembla-bles à ces medecins empiriques, qui donnent des palliatifs à leurs malades, & qui fiers d'une gue-rison momentanée endorment l'ennemi au lieu de le détruire, ils ne font qu'étoufer la dou-leur pour quelques instans. Vous les voies pour se consoler du mal en écarter l'idée, éloigner de leur esprit tout ce qui pour-roit les attrister, ils retardent la peine au lieu de la diminuer; com-bien d'hommes, qui atendent du tems & de l'avenir ce qu'ils peuvent se procurer dès l'ins-tant même, & ce qu'ils auront

d'autant plus difficilement qu'ils atendentront davantage. A cette extrémité ajoutons l'autre non moins raisonnable, & tout aussi dangereuse, c'est le désespoir: on n'envisage alors que le mal sans songer au remède, étonné, anéanti par la douleur, on se refuse à tout autre sentiment, on craint même l'importun, qui vient interrompre le cours de nos gémissemens. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas d'aller au devant des maux, en les craignant ! soucis & inquietudes dont on est dévoré, on joint à la foiblesse l'art dangereux de se représenter comme présent ce qui est fort éloigné, comme certain  
ce



ce qui est fort douteux: pour une ame de cette trempe, il n'est pas aisé d'y porter la tranquillité & la paix. La consolation devient plus aisée à mesure qu'il y a plus de vertus dans ceux, que l'on console: un homme véritablement vertueux est aussitôt consolé qu'affligé, tant il est vrai que la vertu est notre véritable bien, car tous les biens de la vie sont sans éfet pour quiconque souffre les plus petits maux. S'il est des malades difficiles à guerir, c'est beaucoup moins par la force du mal, que par la foiblesse volontaire du malade; les préjugés, les vices sont de terribles ennemis à combattre, lorsque

l'homme combat pour eux, mais il ne faut point reculer, il faut forcer l'homme à écouter les leçons de la sagesse.

C'est aux premiers mouvemens de la douleur, comme aux premières tentations, qu'il faut résister: on risque trop à attendre, comment détruire un mal dans ses progrès, lorsqu'on n'a pû l'étouffer dans sa naissance? Un mal nous arrive, la première chose que nous devons faire, c'est de connoître la nature & le degré de ce mal, la seconde c'est de songer au remède, & la troisième de nous consoler. Si l'on envisage les choses de bien près, on verra que dans les  
maux

maux de la vie les consolations ne font autre chose, que l'intime persuasion où l'homme doit être, que tout ce qui lui arrive concourt directement ou indirectement à son bonheur: dévelopés cette idée à un homme qui souffre, apliqués la aux circonstances où il se trouve, présentés lui la verité telle qu'elle est, & vous le consolerez s'il est raisonnable, pour peu même qu'il le soit. Pour que les maux de la vie troublent notre bonheur, il faut que nous cooperions avec eux: ce n'est pas le mal en lui-même, qui nous fait souffrir, mais c'est la réflexion dont nous l'accompagnons: c'est notre foiblesse,

ce font nos vices qui trouvent dans ce qui nous arrive le moien d'altérer notre bonheur. L'idée affligeante qui se présente d'abord à notre esprit, c'est à dire des regrets & des désirs, pourroit être combatue, & le feroit avec succès, si nous le voulions: il dependroit de nous de ne pas tant regretter, de ne pas tant désirer; il dependroit de nous de regarder les adversités de la vie comme des biens nécessaires à l'homme, parcequ'il est homme: la douloureuse amputation de quelque membre n'est elle pas un bien, pour qui ne sçauroit être sauvé sans la souffrir? A combien de personnes n'aurions  
nous

nous pas pardonné, si nous eussions réfléchi avant que de nous courroucer? combien de maux dont nous ne nous ferions jamais plaints, si nous eussions réfléchi avant que de pleurer. Il en est de beaucoup de maux de la vie, comme de ces terreurs paniques, qui examinées de bien près au lieu d'être des sujets de crainte deviennent des sujets de risée.

Il y a des remèdes qui soulagent le malade, il y en a qui étouffent jusqu'au sentiment du mal, il y en a qui nous consolent. La nature est pleine de ressources, elle est la plus tendre des mères, elle nous tend  
les

les bras, ne nous éloignons pas des voies qu'elle nous prescrit; & des secours qu'elle nous ofre. Faisons plus, au fein des maux, si la providence nous y place, persuadons nous qu'il est heureux de vivre. Mais les forces humaines suffisent elles pour exciter en nous une vertu aussi puissante? Il n'y a qu'à vouloir, faisons tout ce que nous pouvons, nous pouvons beaucoup. C'est dans l'étude de la sagesse & de la verité, qu'on voit arriver en paix la fin de ses jours: à chaque instant de notre vie nous jouissons d'un bienfait inestimable: ne permettons pas que nos préjugés ofusquent la lumière du flambeau, qui

qui nous éclaire, arrivés à notre fin nous sentirons qu'il est heureux de vivre, & très heureux d'avoir bien vécu.

F I N.

---

IMPRIMÉ  
CHEZ GRYNÆUS ET DECKER.



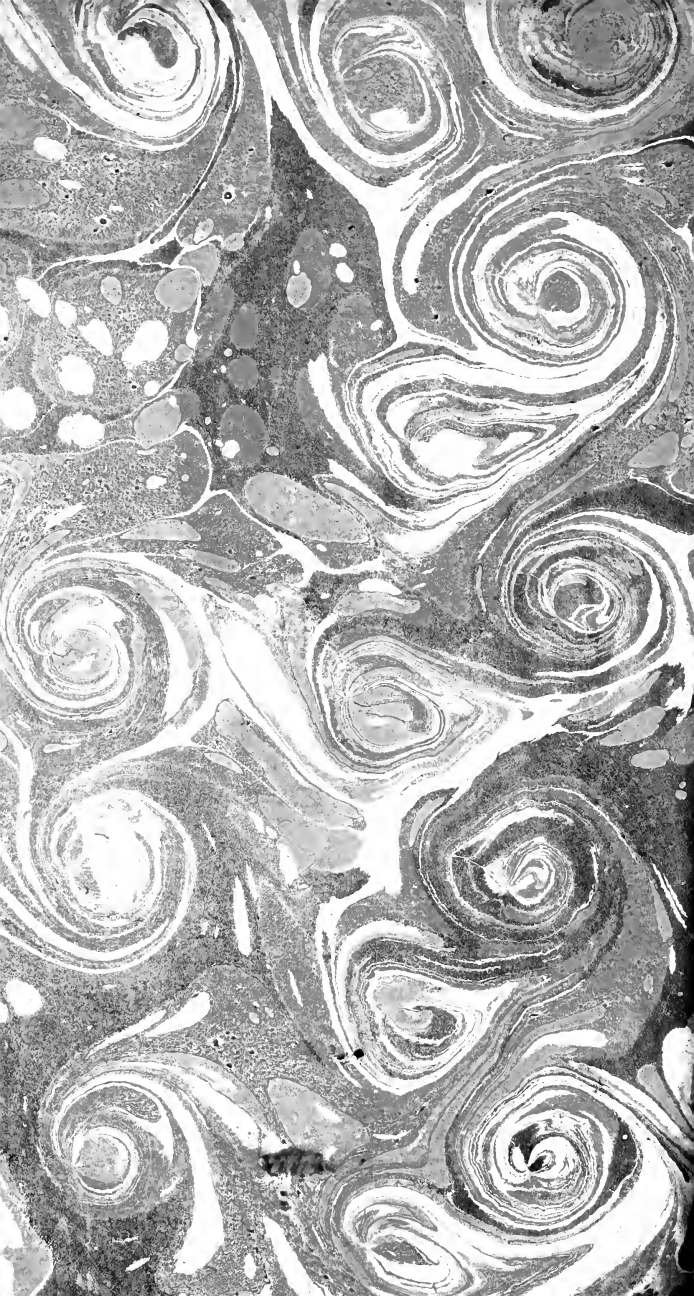


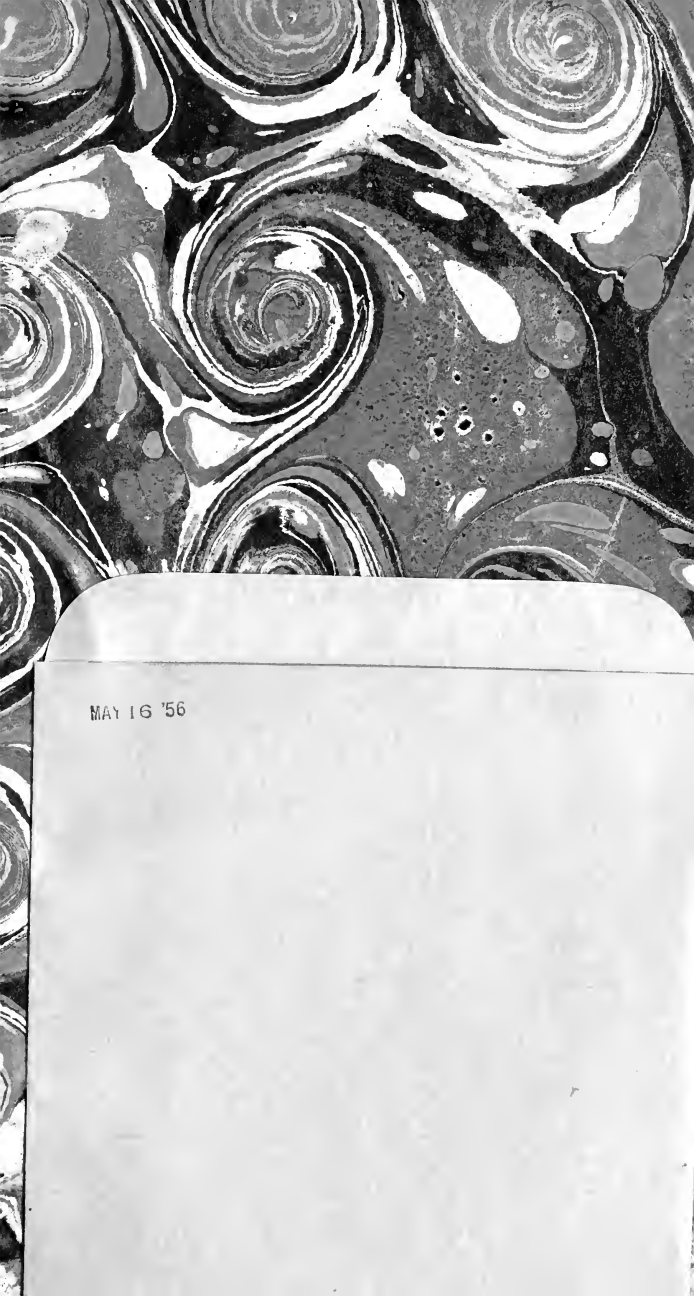






2. W. 5





MAY 16 '56

